

Maupassant

Notes de lecture

Bel-Ami

Un mot sur le titre.

Le titre est étrange en ce sens qu'on y trouve le surnom du héros, ou plutôt du protagoniste. Il faut croire qu'un éventuel titre *Georges Duroy* n'informerait pas autant que le *Bel-Ami* choisi. Il y a au moins ceci de sûr : la beauté de Georges Duroy, ou Du Roy, voire Du Roy de Cantel, est un élément important pour ne pas dire crucial de l'intrigue. Et il est certain qu'à part sa beauté physique, Georges Duroy n'a pas de grands atouts : sans ses moustaches, on se dit qu'il aurait fait long feu dans ce Paris qu'il conquiert à la fin. La beauté donc, ou ce que Catherine Deneuve, qui en sait quelque chose, a appelé la grande injustice. « La beauté est un privilège qui a des inconvénients. La beauté rend les autres possessifs. Mais c'est tout de même un privilège. Et c'est aussi la plus grande injustice du monde. C'est un privilège abominable en quelque sorte (*Le Nouvel Observateur*, 1983). » Il ajouter cependant que la beauté physique ne peut être la fin de l'histoire et son seul pouvoir. *Charme* serait peut-être un mot meilleur. Mais alors il faudrait trouver les éléments qui s'ajoutent à la beauté pour former ce charme.

Mais en titrant ainsi son roman, peut-être Maupassant offre-t-il là le signe que *Bel-Ami*, soit le surnom, est important parce que les nom et prénom sont un enjeu du récit : Georges Duroy devient George Du Roy de Cantel. En somme, ce roman est l'histoire d'un parvenu,

ou plutôt la représentation de ce que fait un tout nu *parvenant* pour devenir un *parvenu* qui porte beau dans la société. Il est sûr que Maupassant, dont le père a fait changer le nom de famille pour établir, ou rétablir, la particule, connaît quelque chose de cette préoccupation, lui qui vit dans la Troisième République où on abolit pour de bon les privilèges liés à l'aristocratie, mais aussi où Maupassant observe et fait voir de près le monde parisien et ses vanités.

Un mot sur la structure.

Le premier roman de Maupassant, *Une vie*, est divisé sans plus en 14 chapitres, mais on peut y déceler, plusieurs sont d'accord avec ma suggestion, une division en trois, qui va de 1 à 10, où les 5 premiers chapitres établissent une image qui est détruite dans les 5 suivants et enfin de 11 à 14, qui répète en gros et en plus rapide le jeu des dix premiers chapitres. J'explique cela dans mes notes de lecture sur *Une vie*.

Quoi qu'il en soit, il est sûr que Maupassant aurait pu en faire autant dans ce roman et offrir les 18 chapitres à la queue leu leu. Mais il sépare le texte en deux, avec des parties de 8 et de 10 chapitres. Il est possible aussi que la grosseur du roman et les grosseurs diverses des chapitres exigeaient et permettaient une division en deux demies de chapitres inégaux en nombre. Mais il me semble qu'il y a en gros deux Georges, et que le changement de son nom de famille (avec la visite chez les siens en Normandie, assez humiliante) se trouve dans la deuxième partie. Cela permet de signaler en tout cas, que si l'argent et le plaisir sont des enjeux constants de la montée du héros, le statut social l'est aussi.

Mais il est possible que la structure du roman ait pour ainsi dire trois étages, qui apparaissent successivement

et se superposent. En tout cas, le héros se définit sans doute par ses conquêtes féminines. Or celles-ci existent pour ainsi dire simultanément, ou encore les conquêtes ne sont pas toute abandonnées : conquise, Rachel survit malgré la conquête de Clotilde, et Clotilde est encore conquise et soumise, alors que Madeleine Forestier et puis Virginie deviennent des *femmes* de Georges. Même quand Madeleine et Virginie ont été abandonnées en faveur de Suzanne Walter, Clotilde est l'objet (le mot est voulu) du désir de ce Rastignac véreux. Surtout, il me semble que les différentes femmes sont porteuses de bien différents : Rachel et Clotilde sont des femmes qui offrent le plaisir d'abord et avant tout ; Madeleine et Virginie sont des femmes de puissance ; avec Suzanne vient la considération. Or le premier paragraphe offre une idée des intentions, des intentions complètes de Bel-Ami. « Le chapitre V est celui des plaisirs physiques, et évidemment surtout de la sexualité. Mais dès le premier paragraphe, Maupassant, me semble-t-il, aide le lecteur à placer les choses. « Deux mois s'étaient écoulés ; on touchait à septembre, et la fortune rapide que Duroy avait espérée lui semblait bien longue à venir. Il s'inquiétait surtout de la médiocrité morale de sa situation et ne voyait pas par quelle voie il escaladerait les hauteurs où l'on trouve la considération, la puissance et l'argent (page 250). »

Quoi qu'il en soit, il me semble qu'il faut lire le roman comme le récit du déploiement de la carrière de Georges Duroy, soit sa montée vers les hauteurs. Mais ces hauteurs sont diverses ou plus ou moins hautes, l'une rendant visible, ou désirable en vérité, la suivante. Quand le plaisir est connu et assuré, on peut poursuivre la quête, non pas en répétant bêtement les actes qui y ont donné accès, mais en s'organisant autrement.

L'important est de noter que si la structure du roman est difficile à saisir, il semble qu'il y ait un principe d'ordre. De plus, la complexité du roman, ces relents d'une étape dans la suivante et ces rémanences d'acteurs d'une étape dans la suivante, si elle existe, peut servir à noter qu'il y a là quelque chose de naturel : la vie, la vie de Georges Duroy, n'est pas une série d'étapes tout à fait séparées les unes des autres ; comme dans une main, les doigts sont distincts, mais les frontières entre eux sont floues et certains aspects des articulations se retrouvent d'une fois à l'autre. D'ailleurs, quand je pense à *Une vie*, ou *Madame Bovary*, les acteurs des étapes dépassées de ces récits agissent encore dans les étapes suivantes.

Il y a quand même dans le tissu du récit quelques chose qui me paraît important, même si on pourrait signaler la même caractéristique dans d'autres romans. En tout cas, Maupassant écrit plusieurs pages (et souvent plusieurs chapitres) qui décrivent des actions précises qui se succèdent en bien peu de temps. Les quatre premiers chapitres en sont un parfait exemple. Puis, il signale qu'un temps assez long suit, où peu de choses se passent, où une sorte de train-train s'installe, où, je m'imagine, Georges fait ses gammes ou a l'impression de piétiner. Cela est dit en quelques mots et d'ordinaire en moins qu'un paragraphe. Puis soudain, le récit s'étend de nouveau : beaucoup de pages pour décrire beaucoup d'actions précises, très détaillées et vivantes, qui ont lieu en peu de jours. J'ai même pris la peine de noter les apparitions précises de ces hiatus ou interruption. Je commence au chapitre I.5 : « Deux mois s'étaient écoulés ; on touchait à septembre... (page 250). » Puis vient le chapitre I.8 : « Février touchait à sa fin... Un singulier sentiment entra comme un souffre d'air au cœur de Georges, un sentiment de délivrance... (pages 323 et 324). » Ensuite chapitre II.1 : « Mme Forestier

n'était pas revenue. Elle s'attardait à Cannes. Il reçut une lettre d'elle, annonçant son retour seulement pour le milieu d'avril... (page 342). » Chapitre II.5 : « L'automne était venu. Les Du Roy avaient passé à Paris tout l'été...(page 405). » Chapitre II.7 : « Depuis deux mois la conquête du Maroc était accomplie (page 432). » Chapitre II.8 : « Pendant le reste de l'hiver, les du Roy allèrent souvent chez les Walter (page 448). » Chapitre II.9 : « Trois mois s'étaient écoulés (page 459). » Chapitre II.10 : « “Voilà trois mois que tu me cajoles pour me cacher ça (page 471).” » Et enfin Chapitre II.10 : « “Nous sommes au 16 août, je me trouve donc dans les limites.” / Et il s'en alla à grands pas, car il avait des courses pressées à faire pour les derniers achats de la corbeille. / Le mariage était fixé au 20 octobre... Cet événement eut lieu par un jour clair d'automne (pages 473 et 474) ».

Première Partie

Chapitre I

Le roman commence sur le chapeau des roues : il est tout de suite question d'envie (dans les deux sens du mot), mais à deux dimensions, soit une envie de sensualité et envie d'argent. Et tout cela se trouve pour ainsi dire incarné dans le personnage de Duroy, ou plutôt cela se trouve au fond de sa poche de pantalon. « Quand la caissière lui eut rendu la monnaie de sa pièce de cent sous, Georges Duroy sortit du restaurant. / Comme il portait beau, par nature et par pose d'ancien sous-officier, il cambra sa taille, frisa sa moustache d'un geste militaire et familial, et jeta sur les dîneurs attardés un regard rapide et circulaire, un de ces regards de joli garçon, qui s'étendent comme des coups d'épervier. / Les femmes avaient levé la tête vers lui, trois petites ouvrières, une maîtresse de musique entre deux âges,

mal peignée, négligée, coiffée d'un chapeau toujours poussiéreux et vêtue d'une robe toujours de travers, et deux bourgeoises avec leurs maris, habituées de cette gargote à prix fixe. / Lorsqu'il fut sur le trottoir, il demeura un instant immobile, se demandant ce qu'il allait faire. On était au 28 juin, et il lui restait juste en poche trois francs quarante pour finir le mois. Cela représentait deux dîners sans déjeuners, ou deux déjeuners sans dîners, au choix (page 197).» Cela fait donc trois ou quatre passions, puisque l'envie est à la fois un désir, mais aussi un ressentiment. Ce qui est clair aussi, c'est que ces passions ne pourront être satisfaites que parce que Bel-ami séduit, parce qu'il est beau mec et que le désir des autres sont ses occasions à lui, sur lesquels il doit apprendre à travailler. S'il y a une évolution dans le personnage qu'a créé Maupassant, c'est dans son habileté à profiter de son charme et donc à manipuler les désirs des autres. Soit dit en passant, il ressemble beaucoup au personnage du soldat idiot et égoïste de la nouvelle *Lit 29*.

Les descriptions, suivies et complémentaires, des boulevards de Paris, du monde du journal et des Folies Bergère me semblent justes, je ne sais trop pourquoi. Je devine en tout cas que c'est le vécu de Maupassant, comme on dit, qui est mis en mots. Surtout peut-être, je sens avec, et à travers, la chaleur de cette ville grouillante et agressive la convoitise égoïste, violente et injuste de ce jeune homme. « Il se dit : « Il faut que je gagne dix heures et je prendrai mon bock à l'Américain. Nom d'un chien ! que j'ai soif tout de même ! » Et il regardait tous ces hommes attablés et buvant, tous ces hommes qui pouvaient se désaltérer tant qu'il leur plaisait. Il allait, passant devant les cafés d'un air crâne et gaillard, et il jugeait d'un coup d'œil, à la mine, à l'habit, ce que chaque consommateur devait porter d'argent sur lui. Et une colère l'envahissait contre ces

gens assis et tranquilles. En fouillant leurs poches, on trouverait de l'or, de la monnaie blanche et des sous. En moyenne chacun devait avoir au moins deux louis ; ils étaient bien une centaine par café ; cent fois deux louis font quatre mille francs ! Il murmurait : " Les cochons ! " tout en se dandinant avec grâce. S'il avait pu en tenir un au coin d'une rue, dans l'ombre bien noire, il lui aurait tordu le cou, ma foi, sans scrupule, comme il faisait aux volailles des paysans, aux jours de grandes manœuvres (page 199). » Ceci est sûr : durant tout le chapitre, Maupassant se moque de son héros : Georges a vraiment peu de moyens. C'est un premier niveau de l'ironie de Maupassant, mettons son ironie dramatique. Mais la suggestion finale du roman est que ce monde de pouvoir et d'influence et d'argent est en place comme par hasard, et certainement pas parce qu'on y trouve des intelligences supérieures ou des talents écrasants ou des projets longuement et finement ourdis. C'est son ironie sociologique ou politique. On retrouve le concept de Maupassant dans des expressions comme *old boy network*, ou les prépondérants, ou le réseau des amis (celui qui se découvre et se définit et se construit quand on fait du *réseautage*). J'y reviendrai à quelques reprises parce que c'est une suggestion constante du récit, et donc une idée à laquelle tient l'auteur ou une opinion cynique qu'il a au sujet d'un monde de cyniques.

Georges Duroy est un séducteur, cela est clair, entre autres, à la fin du chapitre : la femme qui veut se faire payer dix louis le prend pour la nuit et ne demande rien. Mais sa capacité de séduire est visible bien avant et surtout revient à tout moment dans le roman : sans aucun doute, sa carrière se met en marche par la première séduction qui est celle de son ami Charles Forestier. Et elle continuera tout de suite après avec la femme de ce dernier et ensuite avec l'épouse de Walter. (Je ne dis rien de Clotilde de Marelle et de sa fille

Laurine, qui ne sont pas des éléments importants de sa montée sociale.) On pourrait dire que le premier chapitre de la première partie du roman donne le sens du titre : Duroy est beau et il est l'ami. Tout le récit de la première partie est en place avec le premier chapitre. Et en un sens, avec une remarque faite comme en passant, Forestier dit la vérité profonde de la seconde partie et même de tout ce qui suit. « Alors Forestier se mit à rire : “Dis donc, mon vieux, sais-tu que tu as vraiment du succès auprès des femmes ? Il faut soigner ça. Ça peut te mener loin.” / Il se tut une seconde, puis reprit, avec ce ton rêveur des gens qui pensent tout haut : “C'est encore par elles qu'on arrive le plus vite (page 209).” »

Quant à ce Charles Forestier, il me semble que sans lui, sans le hasard de l'avoir rencontré dans les rues de Paris, sans son étrange générosité envers un camarade de régiment, Georges Duroy était voué à la médiocrité. Sans la sympathie initiale, et initiatrice, qu'il a pour son ancien camarade militaire, le roman ne peut pas prendre son essor. On pourrait donc dire que tout dépend d'un hasard bien bête. Il n'en reste pas moins qu'il y a là une vérité humaine toute simple : il y a des sympathies entre personnes, peut-être surtout des sympathies, et des antipathies, entre hommes, qui jouent un rôle disproportionné dans les succès et les déboires d'une vie. On se connaît un peu, on se souvient du passé, on a gardé en soi les images de la jeunesse des 400 coups, on sympathise pour des raisons difficiles à déterminer, on est amis, ou on se dit qu'on est amis, et on fait beaucoup pour l'autre... parce que... parce que c'est un copain. « Forestier tendit les deux mains : “ Ah ! mon vieux ! comment vas-tu ? / — Très bien, et toi ? / — Oh ! moi, pas trop ; figure-toi que j'ai une poitrine de papier mâché maintenant ; je tousse six mois sur douze, à la suite d'une bronchite que j'ai attrapée à Bougival, l'année de mon retour à Paris, voici quatre ans

maintenant. / — Tiens ! tu as l'air solide, pourtant. ” / Et Forestier, prenant le bras de son ancien camarade, lui parla de sa maladie, lui raconta les consultations, les opinions et les conseils des médecins, la difficulté de suivre leurs avis dans sa position. On lui ordonnait de passer l'hiver dans le Midi ; mais le pouvait-il ? Il était marié et journaliste, dans une belle situation. / “ Je dirige la politique à *la Vie Française*. Je fais le Sénat au *Salut*, et, de temps en temps, des chroniques littéraires pour *la Planète*. Voilà, j'ai fait mon chemin. ” / Duroy, surpris, le regardait. Il était bien changé, bien mûri. Il avait maintenant une allure, une tenue, un costume d'homme posé, sûr de lui, et un ventre d'homme qui dîne bien. Autrefois il était maigre, mince et souple, étourdi, casseur d'assiettes, tapageur et toujours en train. En trois ans Paris en avait fait quelqu'un de tout autre, de gros et sérieux, avec quelques cheveux blancs sur les tempes, bien qu'il n'eût pas plus de vingt-sept ans (page 201). » Cela ne veut pas dire que je comprends bien comment Georges attire cette sympathie. Or il faut reconnaître que s'il est un séducteur sexuel, avec les hommes, jeunes et vieux, et avec les toutes jeunes femmes, qui en principe ne sont pas des objets sexuels, le charme de Georges opère aussi auprès des mots, notamment le mari de Clotilde, le poète Norbert de Varennes et monsieur Walter. Le mieux que je puis faire serait ceci : il est une sorte de bête naturelle, vigoureuse, simple, et différentes sortes d'humains y trouvent leur compte.

Les trios : « Une vapeur de tabac voilait un peu, comme un très fin brouillard, [1] les parties lointaines, [2] la scène et [3] l'autre côté du théâtre. Et s'élevant sans cesse, en minces filets blanchâtres, de tous les cigares et de toutes les cigarettes que fumaient tous ces gens, cette brume légère [1] montait toujours, [2] s'accumulait au plafond, et [3] formait, [1] sous le large dôme, [2]

autour du lustre, [3] au-dessus de la galerie du premier chargée de spectateurs, un ciel ennuagé de fumée (page 206). »

Chapitre II

Ce chapitre décrit une soirée parisienne dans un monde riche et puissant ou plutôt chez quelques-uns qui participent de la vraie richesse et du vrai pouvoir, soit chez les Forestier, soit des instruments et des salariés, plutôt que chez les Walter qui sont des socles de pouvoir et de richesse. De plus, ou pour le dire autrement, ce n'est pas le grand monde de la finance, de l'art ou de la politique, mais le moyen monde, celui du quatrième pouvoir comme on dirait aujourd'hui, un pouvoir qui participe un peu tous les autres, et qui en principe est à son service. Je viens de me rendre compte à quel point dans le monde décrit par Maupassant, le pouvoir religieux est absent. Toute personne qui reconnaît le réalisme de l'auteur, et il est indubitable, doit reconnaître qu'il a un angle mort, ou plutôt que son récit manque d'au moins une couleur : quand l'auteur parle du catholicisme français, c'est toujours les strates inférieures, et ce n'est jamais en reconnaissant son effet réel sur la société, et ce n'est jamais en admettant qu'il y ait de la sincérité tapie quelque part dans la chose pourtant bien réelle. En tout cas, à travers le personnage de Virginie Walter, entre autres, on peut deviner au moins un peu que le réflexe religieux (chez les femmes surtout) existe encore dans le monde dont traite (ou que rêve) Maupassant.

La première scène du chapitre, ainsi que la dernière, où Duroy se voit dans le miroir et qu'il est pour ainsi dire séduit par lui-même est une sorte de clé du roman. Mais il ne faut pas oublier que l'instant avant que la première

scène n'ait lieu, le héros doute de lui et est persuadé qu'il fera piètre figure. La dernière, alors qu'il s'échappe de la scène (pris dans un autre sens), un peu par peur de gaffer après une représentation de bonne qualité, n'est guère rassurante non plus. Or en un sens, cette image, celle de la duplicité physique d'un corps et de son image, duplicité doublée du doute de celui à qui appartiennent les deux, cette représentation donc est une sorte de symbole de la double duplicité qui habite et qui pour ainsi dire constitue Bel-Ami. Et tout cela est renforcé par le fait que la première chose qu'il fait quand au début il se voit dans le miroir, c'est de jouer le personnage qu'il devrait être sous peu, et au fond durant tout le texte qui suit. Il y a donc pour ainsi dire trois duplicités qui se superposent ou coexistent : intérieur/extérieur, bonnes manières spontanées/calcul d'un *outsider*, et calme apparent et crainte presque paralysante. Or un des secrets de Georges est qu'il est crâneur, qu'il a du culot, qu'il est baveux, comme on dit en québécois : il continue malgré les dangers, malgré les incertitudes. Encore une fois, il me semble qu'il y a chez lui une sorte de vigueur animale, qui pourrait être sa définition, ou du moins un élément essentiel de sa description.

Le chapitre décrit un dîner comme il y en a dans tous les centres du pouvoir : des gens qui se rencontrent, s'impressionnent, se séduisent, *compétitionnent* les uns avec les autres et choisissent ou sont choisis. (Plus tard, on apprend que madame Walter est séduite dès cette première apparition de son Jésus marchant sur les eaux.) En tout cas, en ce qui a trait à la sélection de Georges, il n'est pas question d'un comité qui décide sur un candidat parmi plusieurs après un concours public et après débat. Aussi Georges Duroy a tout de suite du succès, un succès qui a été lent à venir, un succès qu'il a imaginé, qu'il désire depuis qu'il est à Paris, qu'il n'a pas su obtenir avant. Mais il faut voir au moins deux

choses : Charles et Madeleine Forestier sont les meneurs du jeu au début du moins ; d'après les indications de Maupassant, Duroy doit son succès à sa capacité de séduire les femmes. Et tout indique dès le début qu'il séduit non seulement les femmes adultes, mais l'enfant qui siège à côté de lui.

Je note que les trois femmes qui sont présentes lors de ce repas seront des amantes de Bel-Ami. Pour le moment, ce sont les deux jeunes femmes qui sont des possibilités que le lecteur devine tout de suite. J'ajoute que le personnage de la petite Laurine, fille de Clotilde de Marelle, annonce celui de Suzanne Walter, qui sera sa conquête finale.

Je note aussi que la précision des descriptions des lieux que Maupassant impose à son lecteur a quelque chose de tout à fait naturel : on voit tout dans le détail à cause du regard inquiet et cupide et sensuel de Georges. C'est comme si cette partie du récit est un discours indirect libre : les mots qui sont employés sont de Maupassant sans aucun doute, mais ils ont la tonalité de Georges, une sorte d'urgence émotive ; ce qui est décrit fait sentir qui le voit pour la première fois. Les autres, les habitués, les satisfaits, les endormis des sens ne voient pas, ou ne voient pas avec l'acuité de Bel-Ami. Un exemple où on se rend compte qu'on voit tout avec les yeux, le cœur et le calcul de Georges : « Puis on quitta la salle à manger pour aller prendre le café. Duroy, par plaisanterie, offrit son bras à la petite fille. Elle le remercia gravement, et se haussa sur la pointe des pieds pour arriver à poser la main sur le coude de son voisin. / En entrant dans le salon, il eut de nouveau la sensation de pénétrer dans une serre. De grands palmiers ouvraient leurs feuilles élégantes dans les quatre coins de la pièce, montaient jusqu'au plafond, puis s'élargissaient en jets d'eau. / Des deux côtés de la cheminée, des caoutchoucs, ronds

comme des colonnes, étageaient l'une sur l'autre leurs longues feuilles d'un vert sombre, et sur le piano deux arbustes inconnus, ronds et couverts de fleurs, l'un tout rose et l'autre tout blanc, avaient l'air de plantes factices, invraisemblables, trop belles pour être vraies. / L'air était frais et pénétré d'un parfum vague, doux, qu'on n'aurait pu définir, dont on ne pouvait dire le nom. / Et le jeune homme, plus maître de lui, considéra avec attention l'appartement. Il n'était pas grand ; rien n'attirait le regard en dehors des arbustes ; aucune couleur vive ne frappait ; mais on se sentait à son aise dedans, on se sentait tranquille, reposé ; il enveloppait doucement, il plaisait, mettait autour du corps quelque chose comme une caresse. / Les murs étaient tendus avec une étoffe ancienne d'un violet passé, criblée de petites fleurs de soie jaune, grosses comme des mouches. / Des portières en drap bleu gris, en drap de soldat où l'on avait brodé quelques œillets de soie rouge, retombaient sur les portes ; et les sièges, de toutes les formes, de toutes les grandeurs, éparpillés au hasard dans l'appartement, chaises longues, fauteuils énormes ou minuscules, poufs et tabourets, étaient couverts de soie Louis XVI ou de beau velours d'Utrecht, fond crème, à dessins grenat (page 219). » Je trouve donc le réalisme de Maupassant plus subtil que ceux de Balzac et même de Flaubert, parce que l'auteur se plie pour ainsi dire à la nécessité de son récit : ce n'est pas pour lui, pour son plaisir, pour montrer son art qu'il décrit avec autant de détails et de minutie, voire en frisant l'obsession et la méthode imposée ; c'est parce qu'il veut faire sentir l'état d'esprit de son personnage.

Ce qui me semble fort de la part de Maupassant, c'est qu'il ne prétend pas que c'est quelque savoir acquis dans les écoles ou dans les livres qui permet à Georges de réussir son *interview* et plus tard de devenir journaliste. Il a vu des choses, il veut réussir et il s'y met. En tout

cas, il y a en fond de scène une atmosphère bien différente de celle que Flaubert suggère comme nécessaire pour savoir écrire. Et je crois que malgré toute l'admiration et le respect que Maupassant pouvait avoir pour Flaubert, son maître et son *pistonneur*, il voit en Georges Duroy la vérité sinon de l'art, du moins de son art à lui. Et cela colle bien à ce qui arrive dans les faits : en dix ans, Maupassant écrit 6 romans dont *Bel-Ami*, des centaines de nouvelles, plusieurs reportages ; il connaît le succès professionnel et même l'engouement du public ; il fait beaucoup d'argent.

Les trios : « “ Assieds-toi, dit Forestier, je reviens dans cinq minutes. ” / Et il disparut par une des trois sorties qui donnaient dans ce cabinet. / Une odeur [1] étrange, [2] particulière, [3] inexprimable, l'odeur des salles de rédaction, flottait dans ce lieu. Duroy demeurait [1] immobile, [2] un peu intimidé, [3] surpris surtout. De temps en temps des hommes passaient devant lui, [1] en courant, [2] entrés par une porte et [3] partis par l'autre avant qu'il eût le temps de les regarder. / [1] C'étaient tantôt des jeunes gens, très jeunes, l'air affairé, et tenant à la main une feuille de papier qui palpitait au vent de leur course ; [2] tantôt des ouvriers compositeurs, dont la blouse de toile tachée d'encre laissait voir un col de chemise bien blanc et un pantalon de drap pareil à celui des gens du monde ; et ils portaient avec précaution des bandes de papier imprimé, des épreuves fraîches, tout humides. [3] Quelquefois un petit monsieur entra, vêtu avec une élégance trop apparente, [1] la taille trop serrée dans la redingote, [2] la jambe trop moulée sous l'étoffe, [3] le pied étreint dans un soulier trop pointu, quelque reporter mondain apportant les échos de la soirée. / D'autres encore arrivaient, [1] graves, [2] importants, [3] coiffés de hauts chapeaux à bords plats, comme si cette forme les eût distingués du reste des hommes (page 203). »

Chapitre III

Après la soirée chez des gens riches et bien placés, on suit Georges qui retourne dans son appartement plus que modeste (moins que modeste ?). C'est l'occasion de découvrir, par contraste, sa situation à lui de pauvre, de paumé et de préposé. C'est aussi l'occasion en suivant ses rêveries de connaître son origine et de découvrir sa vie de soldat et revivre avec ses désirs de succès. Tout cela est assez minable dans les deux sens du mot, surtout parce qu'on assiste à la démonstration de son incapacité : il doit écrire et il ne sait pas écrire. « Il sentait vaguement des pensées lui venir ; il les aurait dites, peut-être, mais il ne les pouvait point formuler avec des mots écrits. Et son impuissance l'enfiévrant, il se leva de nouveau, les mains humides de sueur et le sang battant aux tempes. / Et ses yeux étant tombés sur la note de sa blanchisseuse, montée, le soir même, par le concierge, il fut saisi brusquement par un désespoir éperdu. Toute sa joie disparut en une seconde, avec sa confiance en lui et sa foi dans l'avenir. / C'était fini ; tout était fini, il ne ferait rien, il ne serait rien ; il se sentait vide, incapable, inutile, condamné (page 224). » Il me semble que Georges Duroy, dit Bel-ami, est la version Maupassant de Rastignac. Et tout de suite, on devine qu'il y a une grande différence entre les points de vue des deux auteurs qui se devinent dès les premières pages : il y a de la volonté chez Rastignac qui fait qu'il est grand tout en étant petit au début du moins ; il y a de la faiblesse et de la bassesse chez Georges, qui fait qu'on ne pourra pas l'admirer même quand il réussira. Il me semble donc que Maupassant *approuve* moins de son personnage que ne le fait Balzac. Le roman dégage donc une tristesse de fond, existentielle, historique, politique : Maupassant sait et fait savoir que c'est ainsi que ça se

passé ; il fait goûter l'amer fait que ça ne devrait pas être ainsi, mais il n'y a rien à faire. Encore une fois, mais d'une façon différente, j'entends chez Maupassant un rien de la voix de Wilde. On rit sans doute, on rigole sans doute, mais on est écœuré, et le rire est bien jaune.

Et d'abord, je me répète dans l'espoir de dire comme il faut au moins une fois, il y a une sorte de faiblesse chez Georges, une incertitude, une lâcheté, qui double et rend ridicule son assurance. Il n'est qu'un beau garçon, qui n'a pas grand talent. Ce qui n'était pas le cas de Rastignac, et, me semble-t-il, encore moins de Maupassant. Et ensuite il est moins ambitieux que rempli de ressentiment : il sait ce qu'il ne veut pas, mais il ne sait pas ce qu'il veut, si ce n'est le succès et le *droit* de mépriser ceux qui le méprisent ou de les regarder droit dans les yeux enfin parce qu'il s'est hissé à leur niveau, leur niveau social s'entend, non pas leur niveau humain. Et ce succès est défini par les autres, ou par le regard des autres. Je me dis parfois que Maupassant aime son personnage parce qu'à travers lui il peut montrer de l'énergie, mais une énergie qui ne va nulle part ; et il ne le sait pas, mais Maupassant oui et même son lecteur, que ce nulle part est le destin de chacun.

Par opposition à Georges Duroy qui n'a rien d'un maître, ce chapitre brosse un portrait d'une Madeleine Forestier, femme puissante dans le sens premier du terme, celui d'une puissance qui l'habite et qui fait partie de ce qu'elle est. En tout cas, le personnage de madame Forestier est saisissant. Et on pourrait appeler ce choix de l'auteur du féminisme avant l'heure. Je trouve qu'il est remarquable, mais tout à fait normal, que son héros entretient tout de suite des rêves érotiques à son sujet, et d'abord qu'il le regarde avec attention et se laisse séduire par elle. Car c'est à travers son désir, et d'abord sa crainte et puis son admiration que Maupassant la décrit. « Elle se leva et se

mit à marcher, après avoir allumé une autre cigarette, et elle dictait, en soufflant des filets de fumée qui sortaient d'abord tout droit d'un petit trou rond au milieu de ses lèvres serrées, puis s'élargissant, s'évaporaient en laissant par places, dans l'air, des lignes grises, une sorte de brume transparente, une buée pareille à des fils d'araignée. Parfois, d'un coup de sa main ouverte, elle effaçait ces traces légères et plus persistantes ; parfois aussi elle les coupait d'un mouvement tranchant de l'index et regardait ensuite, avec une attention grave, les deux tronçons d'imperceptible vapeur disparaître lentement. / Et Duroy, les yeux levés, suivait tous ses gestes, toutes ses attitudes, tous les mouvements de son corps et de son visage occupés à ce jeu vague qui ne prenait point sa pensée (page 231, mais aussi pages 231 et 232). » Georges se laisse séduire par elle, ai-je dit. (Et moi aussi du coup.) Je veux dire par là qu'il ne cherche pas à devenir aussi habile qu'elle, à se laisser transformer par elle, mais seulement à la posséder. Décidément, je ne l'aime pas beaucoup, ce petit Rastignac. Pour revenir à cette femme admirable, elle est sûre d'elle-même, énergique et talentueuse ; elle est la force et l'intelligence derrière la carrière de Charles Forestier, et bientôt de Bel-ami, pour ne rien dire des deux autres qui suivront. Car on devine tout de suite qu'elle pourrait être de celui-là aussi son Pygmalion féminin.

Le clou de cette scène est quand Madeleine répète sa suggestion du jour précédent, soit de devenir l'amante de Clotilde de Marelle, son amie. Cela est suivi de la scène où entre chez les Forestier le comte de Vaudrec. Sans le dire à son lecteur, le drame principal du roman, celui qui transformera Bel-Ami, est placé. En tout cas, les deux, le vieux mâle et le jeune mâle, se reniflent et si les jeux ne sont pas faits, l'enjeu est certes clair. « En se retrouvant dans la rue, il se sentit triste, mal à l'aise,

obsédé par l'obscur sensation d'un chagrin voilé. Il allait devant lui, se demandant pourquoi cette mélancolie subite lui était venue ; il ne trouvait point, mais la figure sévère du comte de Vaudrec, un peu vieux déjà, avec des cheveux gris, l'air tranquille et insolent d'un particulier très riche et sûr de lui, revenait sans cesse dans son souvenir. / Et il s'aperçut que l'arrivée de cet inconnu, brisant un tête-à-tête charmant où son cœur s'accoutumait déjà, avait fait passer en lui cette impression de froid et de désespérance qu'une parole entendue, une misère entrevue, les moindres choses parfois suffisent à nous donner. / Et il lui semblait aussi que cet homme, sans qu'il devinât pourquoi, avait été mécontent de le trouver là (page 233). » Cette mise en scène dramatique, mais toute en subtilités, est pour moi un exemple de la grande habileté du conteur qu'est Maupassant. Mais mon admiration augmente encore quand je vois comment il indique ainsi la difficulté de la position de cette femme admirable qu'est Madeleine dans ce monde où ce sont les mâles qui seuls peuvent avoir le pouvoir, celui de l'argent, celui de la position, celui du statut officiel. (Voir la scène des femmes qui attendent Forestier [pages 234 et 235].) Ce qui est pour moi, une occasion de rêvasser sur la relation entre Madeleine et Clotilde. (Mais quels prénoms ? Et que dire de leurs patronyme ?) En tout cas, je voudrais mieux comprendre l'intérêt qu'elles ont l'une pour l'autre. Il est sûr que Madeleine prend soin de Clotilde, voire à de la sollicitude pour elle (laquelle a des limites, il va sans dite) ; pour sa part, Clotilde admire, voire respecte, Madeleine, sans avoir son ambition ni ses talents. Qu'est-ce qui les unit ? Je devine qu'elles ont une expérience semblable de la prépondérance masculine, et elles ont identifié l'une dans l'autre et l'autre dans l'une un désir comment de profiter de l'aveuglement des mâles. Que Bel-Ami réussit à les prendre en main, l'une et l'autre, est un signe de son étrange pouvoir.

Un autre mot, un premier, sur la réputation de Maupassant. Est-il un misogyne, comme tant de gens, et même des gens qui l'ont lu avec talent, le disent ? Je veux bien, mais seulement en tenant compte de certains critères étroits, en reniflant sans cesse certains détails de ses œuvres et de sa vie et en se fermant les yeux devant d'autres faits au moins aussi nombreux et en se bouchant les oreilles devant d'autres tournures aussi puissantes. Son sort me fait penser à celui d'Euripide, autre grand misogyne devant tant de maîtres universitaires. (Pas Daniel Mendelsohn, mon *antiquiste* gai préféré.) En tout cas, toute discussion de cette question devra faire justice au personnage magnifique de Madeleine Forestier. (Et je ne dis rien que des héroïnes de *Mont-Oriel* et de *Plus fort que la mort*.) Mon insatisfaction est augmentée quand on tient compte du personnage de Virginie Walter, qui souffre, qui est ridicule, mais qui paraît respectable sous la plume de Maupassant, ou en tout cas plus respectable que le minable Georges qui la méprise. (Et je ne dis rien de la sympathie palpable de Maupassant pour les femmes moins admirables, moins fortes et moins favorisées, comme celles d'*Une vie*, et de *Pierre et Jean*.)

Georges Duroy profite donc de madame Forestier, mais il utilise aussi son ami ; mais les deux acceptent tout de suite d'être utilisés. « Il murmura, en hésitant : / « Voilà... mais vraiment... je n'ose pas... C'est que j'ai travaillé hier soir très tard... et ce matin... très tôt... pour faire cet article sur l'Algérie que M. Walter m'a demandé... et je n'arrive à rien de bon... j'ai déchiré tous mes essais... Je n'ai pas l'habitude de ce travail-là, moi ; et je venais demander à Forestier de m'aider... pour une fois... » / Elle l'interrompit, en riant de tout son cœur, heureuse, joyeuse et flattée : / « Et il vous a dit de venir me trouver... ? C'est gentil, ça... / — Oui, madame. Il m'a

dit que vous me tireriez d'embarras mieux que lui... Mais, moi, je n'osais pas, je ne voulais pas. Vous comprenez ?" / Elle se leva : / "Ça va être charmant de collaborer comme ça. Je suis ravie de votre idée. Tenez, asseyez-vous à ma place, car on connaît mon écriture au journal. Et nous allons vous tourner un article, mais là, un article à succès." / Il s'assit, prit une plume, étala devant lui une feuille de papier, et attendit (pages 228 et 229).» Et là, le mystère semble complet : sur quoi s'appuient, en quoi se fondent l'affection et l'énergique attention du couple pour Georges ? Mystère et boule de gomme, ou plutôt mystère du charme de l'homme. Peut-être madame Forestier est-elle comme on le dit, un peu flattée, et en même temps, et là on ne le dit pas, séduite par cette sincérité d'incapable. En tout cas, Maupassant en profite pour laisser entendre que tout ce monde, celui du journalisme, est faux : on travaille certes, mais pas tant que ça ; on (le lecteur) sait que, du moins dans le monde inventé par Maupassant, l'article de Duroy est doublement faux, n'étant pas de lui et étant un récit inventé bien plus qu'un témoignage ; on sait que le propriétaire joue aux cartes au lieu de faire ce qu'il a à faire et Forestier au bilboquet plutôt qu'à préparer son article. C'est une description éhontée de ce que les féministes anglaises appellent *the old boys' network*. Je traduis « le réseau des vieux mecs ».

Les tríos : « Ses camarades disaient de lui : "C'est [1] un malin, c'est [2] un roublard, c'est [3] un débrouillard qui saura se tirer d'affaire." Et il s'était promis, en effet, d'être [1] un malin, [2] un roublard et [3] un débrouillard. / [1] Sa conscience native de Normand, [1] frottée par la pratique quotidienne de l'existence de garnison, [2] distendue par les exemples [1] de maraudages en Afrique, [2] de bénéfices illicites, [3] de supercheries suspectes, [3] fouettée aussi [1] par les idées d'honneur qui ont cours dans l'armée, [2] par [1] les bravades

militaires, [2] les sentiments patriotiques, [3] les histoires magnanimes racontées entre sous-offs et [3] par la gloriole du métier, était devenue une sorte de boîte à triple fond où l'on trouvait de tout. / Mais le désir d'arriver y régnait en maître. / [1] Il s'était remis, sans s'en apercevoir, à rêvasser comme il faisait chaque soir. [2] Il imaginait une aventure d'amour magnifique qui l'amenait, d'un seul coup, à la réalisation de son espérance. [3] Il épousait la fille d'un banquier ou d'un grand seigneur rencontrée dans la rue et conquise à première vue (page 225). »

Chapitre IV

La vanité de Duroy est comique et même caricaturale. L'article dont il est fier comme un enfant, qu'il s'organise pour faire voir par les personnes les moins importantes, qu'il laisse traîner pour que quelqu'un, n'importe qui, le lise, n'est même pas de lui. Dans ce chapitre, le portrait du journaliste, en complément du portrait du journalisme du chapitre précédent, est terrible : Maupassant y tient puisqu'il continue ce qu'il a déjà pour ainsi dire établi dans le chapitre précédent. On dirait que l'auteur règle des comptes, peut-être même avec lui-même. En tout cas, Saint-Potin (vrai nom du personnage : Thomas ; son surnom, comme tant d'autres prénoms, patronymes et surnoms dans ce roman, est délicieux), Saint-Potin donc, journaliste expérimenté, met Duroy au parfum ; il est chargé d'enseigner le métier au nouveau, mais il fait bien plus. En tout cas, cela permet de saisir de nouveau et d'une nouvelle façon à quel point Duroy est nul : il ne sait rien, il ne fait presque rien, il n'a rien lu ou presque. C'est si soutenu comme représentation qu'il faut que Maupassant tienne à ce portrait à charge, ou du moins à ce que la caricature, soit porteuse d'une bonne partie du sens de la nouvelle.

Il fait au moins ceci comme par la bande : il révèle le fond de la relation entre Forestier et son épouse. Pour revenir à Saint-Potin, il est presque invraisemblable qu'un employé secondaire ait en main et au bout de la langue toutes ces informations et surtout qu'il les livre aussi vite. Mais cela fait que le récit avance et très vite. C'est d'ailleurs une des impressions de base de tout le roman. Je crois qu'il y a là une partie de l'art spécifique de Maupassant, et par opposition ceux de Balzac et de Flaubert : son réalisme, sa façon d'écrire, son art accepte d'augmenter l'impact de son récit en faisant que les choses aillent vite, que tout se montre d'un coup, comme quand l'image Gestalt se solidifie et que tout devient clair parce que les détails se mettent ensemble et pour de bon. En tout cas, la théorie de la Gestalt commençait à se faire à cette époque. Et surtout sans doute, pour mieux décrire le personnage de Bel-Ami, un arriviste sans doute, mais un arriviste pressé d'arriver, Maupassant a besoin de cet expressionnisme pour dire la psychologie de son personnage.

Quand Duroy va chercher sa paie, Maupassant fait le détail du paiement et même de ce qui est dans la poche de son héros. Le roman avait commencé sur des considérations semblables. Ce qui en dit long sur ce que Maupassant pense de lui, pourrait-on croire. Mais on pourrait aussi indiquer que Maupassant veut faire comprendre une des hantises de Duroy, dans sa concrétion : il aime bien se *prélasser* dans ces détails réalistes presque gratuits pour faire connaître l'état d'esprit, on pourrait dire la psychologie, de son personnage, voire pour donner au lecteur de quoi en faire la psychanalyse. En tout cas, il a en lui beaucoup de l'auteur, et Maupassant fonctionnaire tirait souvent le diable par la queue, comme on dit. Ce qui est clair aussi, c'est que la fin du chapitre montre Duroy se faisant de l'expérience et apprenant sur le tas, comme

on dit aussi. (Donc le rude traitement que lui donne Forestier, quelque frimeur qu'il est par ailleurs, est celui d'un bon ami et d'un homme qui sait ce qu'il lui faut pour devenir journaliste.) Or, selon Maupassant, Duroy a bel et bien appris. Mais il n'y a pas chez lui de grandeur dans le sens ordinaire du terme : il veut réussir, il veut baiser, il veut de l'argent ; et s'il devient journaliste, c'est pour arriver à ce qu'il désire vraiment. Les premiers mots du chapitre suivant disent la minceur irritée (et irritante) du personnage. « Deux mois s'étaient écoulés ; on touchait à septembre, et la fortune rapide que Duroy avait espérée lui semblait bien longue à venir. Il s'inquiétait surtout de la médiocrité morale de sa situation et ne voyait pas par quelle voie il escaladerait les hauteurs où l'on trouve la considération, la puissance et l'argent (page 250). »

Après bien d'autres, et encore une fois, je ne peux m'empêcher de me demander jusqu'à quel point Maupassant fait un autoportrait. Mais il me semble qu'il faille aller au-delà de cette préoccupation. Je le dirais comme ceci : si le monde du succès est aussi vide, si le chemin qui mène au succès est aussi aléatoire, que signifie la vie ? C'est comme si, en creux, par le personnage de Georges, Maupassant donne raison à Schopenhauer qui dénonce les illusions du monde en tant que volonté. Mais croit-il qu'il y a une façon de dépasser ses illusions ou d'y échapper ? Il me semble que Madeleine Forestier, devenue Du Roy de Cantel, y arrive un peu. Mais elle sera éjectée du récit. Et à la fin, il ne reste que cette petite frappe à belles moustaches de Georges qui gagne, qui gagne encore et concrétise ses rêves proposés à la fin de ce chapitre-ci. « Cependant, comme il ne touchait que dix centimes la ligne, plus ses deux cents francs de fixe, et comme la vie de boulevard, la vie de café, la vie de restaurant coûte cher, il n'avait jamais le sou et se désolait de sa misère. / C'est un truc

à saisir, pensait-il, en voyant certains confrères aller la poche pleine d'or, sans jamais comprendre quels moyens secrets ils pouvaient bien employer pour se procurer cette aisance. Et il soupçonnait avec envie des procédés inconnus et suspects, des services rendus, toute une contrebande acceptée et consentie. Or, il lui fallait pénétrer le mystère, entrer dans l'association tacite, s'imposer aux camarades qui partageaient sans lui. / Et il rêvait souvent le soir, en regardant de sa fenêtre passer les trains, aux procédés qu'il pourrait employer (pages 249 et 250). » Je me permets de signaler que pour le moment, Georges a des petites ambitions : il veut de l'argent et il veut des femmes, des femmes faciles peu importe leur rang et leur statut. Pour le dire bêtement, Rachel lui suffit. Or à mesure que le récit progresse, et cela est dit dès le chapitre suivant, on voit que le cœur (je n'ose pas dire l'âme) de Georges se dilate : il veut des femmes différentes, nouvelles, parce qu'il change, parce que le plaisir ne suffit plus, parce que la position professionnelle lui importe et peu à peu parce que la position sociale devient une obsession. Et tout cela, me semble-t-il, sur fond de mort et de mortalité. Comme le montreront les chapitres suivants.

Les trios : « Puis le reporter parla [1] de Mme Walter, une grande dinde, [2] de Norbert de Varenne, un vieux raté, [3] de Rival, une ressucée de Fervacques. Puis il en vint à Forestier : / “Quant à celui-là, il a de la chance d'avoir épousé sa femme, voilà tout.” / Duroy demanda : / “Qu'est-ce au juste que sa femme ?” / Saint-Potin se frotta les mains : “Oh ! [1] une rouée, [2] une fine mouche. C'est [3] la maîtresse [1] d'un vieux viveur nommé Vaudrec, [2] le comte de Vaudrec, [3] qui l'a dotée et mariée... / Duroy sentit brusquement [1] une sensation de froid, [2] une sorte de crispation nerveuse, [3] un besoin d'injurier et de gifler ce bavard (page 243). »

Chapitre V

Il faut d'abord parler de Clotilde de Marelle, qui prend bien de la place dans ce chapitre : elle est intéressante et importante en elle-même, mais elle sert aussi de point de comparaison et d'introduction à la psychologie de Madeleine Forestier. La comparaison, discrète, mais soutenue, entre madame de Marelle et madame Forestier est admirable, et peut-être surtout la manière dont l'auteur la fait : son point de vue est à peu près celui de Georges, soit celui d'un homme qui parle beaucoup, mais qui est, pendant qu'il parle et qu'il écoute, en train de faire des évaluations sensuelles et sexuelles, pratiques et quasi techniques. Or on sent, comme le fait Duroy, que madame de Marelle est pour ainsi dire plus près de lui : ce sont deux chats de ruelle, qui ont appris sur le tas parce qu'ils ont du talent *vital*, qui aiment l'argent, mais dont le talent et l'argent (reçu et donné par l'une et reçu par l'autre) sont pour ainsi dire au service de leurs plaisirs physiques. Cela est clair dès leurs premières rencontres, plus clair encore lors du repas et explicite par la suite. Le repas à quatre dans le cabinet particulier est d'une sensualité enivrante : on en sort pochard, comme Clotilde. Je ne connais aucun autre texte semblable en français. (Il faudrait remonter à Boccaccio pour retrouver une affirmation aussi soutenue du bien que sont le plaisir physique et sexuel et le jeu qui mène à ce plaisir.) Et Duroy (ou Maupassant) en profite, si on peut le dire, pour énoncer son amoralité fondamentale. Les trois autres personnages tombent d'accord. Il faut que l'atmosphère de la rencontre ait été lourde de sensualité dite et non dite.

Le personnage de Charles Forestier est intrigant sur un autre plan. Je ne saisis toujours pas pourquoi il serait si puissant dans le monde du journalisme. Et Maupassant

indique encore une fois par plusieurs détails qu'il est mal portant. Cela doit signifier quelque chose, mais il est difficile de savoir quoi au juste. En tout cas, il est peut-être le supérieur de Georges dans les faits (ou en raison de l'éducation de Madeleine), mais il est son inférieur sur le plan de l'énergie vitale. Et cela ne peut pas ne pas être évident pour l'un et pour l'autre. S'il fallait expliquer ce que Georges perçoit comme une sorte de défi entre les deux mâles qui sont pourtant amis, je crois que cette évidence du malade devant le bien-portant doit jouer.

Ce qui me fait remonter au jeu de chat perché entre Duroy et l'enfant Laurine. On sent, sans trop savoir comment Maupassant le fait, que tout cela est sexuel aussi. Je ne prétends pas que Duroy est pédophile. Mais le récit laisse entendre qu'on a ici une enfant qui se découvre un peu femme, et qui le fait sous la direction, sans doute inconsciente, d'un homme et d'un homme qui séduit les femmes comme par nature. Cette scène aura des suites... on le sait sans trop le savoir, ni surtout pourquoi on le sait. Et le signal le plus clair est donné quand Laurine baptise Duroy ; donner au héros le surnom de Bel-Ami qui devient le titre du récit la met pour ainsi dire au niveau de l'auteur. Au fond, Laurine de Marelle annonce sans le savoir Suzanne Walter, qui est tout aussi innocente si l'on veut, mais plus rêveuse. Je ne peux m'empêcher que Maupassant pense que comme sa mère, et peut-être mieux encore que sa mère, Laurine aurait été une partenaire intéressante pour Georges. Mais il veut plus que ce que ces deux femmes peuvent lui offrir. (Si Laurine et Suzanne sont des images miroirs l'une de l'autre, les deux mères Clotilde et Virginie le sont aussi.)

La description de la séduction de madame de Marelle, les préliminaires, est doublée de deux dimensions : les calculs ambitieux de Duroy ; les jeux amoureux que l'un

et l'autre *ajoutent* à la réalité de leur passion sexuelle et même amoureuse. (Il me semble au moins possible que Maupassant lui ait donné le patronyme de Marelle parce qu'il y a chez elle, ou dans le cœur de Bel-Ami envers les femmes, une dimension ludique.) Il y a ainsi, par leur jeu érotique, comme deux niveaux de distanciation : ce qui est vécu est doublé d'une réflexion sur ce qui se passe ; mais en plus, George et Clotilde jouent des rôles, soit celui d'amoureux. C'est saisissant de vérité. Mais en même temps, c'est dégommant, déboulonnant, et donc très à la manière de Maupassant. Et voilà que Georges a soudain un nid d'amour pour lui et sa Clotilde. Deux choses paraissent à mille détails dans le récit : la question, le problème, le regard de grenouille, qu'est celui qu'impose le souci de l'argent double tout, ou le réduit à être bien autre chose que le voudrait le romantisme à la Hugo ; Clotilde, une femme au fond, vit la même chose de son amoureux, mais pas tout à fait comme le fait Georges, car elle s'attache, elle y met plus d'émotion, et elle évolue, comme malgré elle, vers autre chose, soit vers la domesticité (la description de ce qu'elle sort littéralement de son sac, en arrivant est merveilleux de vérité et de symbolisme). On devine qu'elle rêve déjà d'une vie à deux et on l'entend employer des mots de tendresse un peu bête. « Elle avait posé un gros paquet sur le guéridon, au milieu de la pièce. Elle l'ouvrit et en tira un savon, une bouteille d'eau de Lubin, une éponge, une boîte d'épingles à cheveux, un tire-bouchon et un petit fer à friser pour rajuster les mèches de son front qu'elle défaisait toutes les fois. / Et elle joua à l'installation, cherchant la place de chaque chose, s'amusant énormément. / Elle parlait tout en ouvrant les tiroirs : / " Il faudra que j'apporte un peu de linge, pour pouvoir en changer à l'occasion. Ce sera très commode. Si je reçois une averse, par hasard, en faisant des courses, je viendrai me sécher ici. Nous aurons chacun notre clef, outre celle laissée dans la loge pour le

cas où nous oublierions les nôtres. J'ai loué pour trois mois, à ton nom, bien entendu, puisque je ne pouvais donner le mien." / Alors il demanda : / "Tu me diras quand il faudra payer ?" / Elle répondit simplement : / "Mais c'est payé, mon chéri !" / Il reprit : "Alors, c'est à toi que je le dois ?" / — Mais non, mon chat, ça ne te regarde pas, c'est moi qui veux faire cette petite folie." / Il eut l'air de se fâcher : / "Ah ! mais non, par exemple. Je ne le permettrai point." / Elle vint à lui suppliante, et, posant les mains sur ses épaules : / "Je t'en prie, Georges, ça me fera tant de plaisir, tant de plaisir que ce soit à moi, notre nid, rien qu'à moi ! Ça ne peut pas te froisser ? En quoi ? Je voudrais apporter ça dans notre amour. Dis que tu veux bien, mon petit Géo, dis que tu veux bien ?..." / Elle l'implorait du regard, de la lèvre, de tout son être. / Il se fit prier, refusant avec des mines irritées, puis il céda, trouvant cela juste, au fond (page 267).» Plus tard, au début du chapitre VIII, on apprendra que Clotilde a réussi à domestiquer son chat sauvage, et on apprendra du coup qu'il a besoin de s'échapper. Je ne comprends pas comment il le fait, mais Maupassant réussit ces diverses distanciations qu'il impose à son lecteur presque sans qu'on les remarque beaucoup, mais sans qu'on les manque tout à fait. Et de nouveau, me semble-t-il, mais d'une autre façon que dans *Une vie*, Maupassant fait voir la différence entre les sexes, différence qui est irréductible, qui divise deux êtres aussi semblables que Georges et Clotilde. À la fin, ils seront encore ensemble ou sur le point de reprendre, mais ils seront encore bien différents.

Le goût de Clotilde pour les lieux mal famés, pour les gens un peu dangereux, et au fond pour tout ce qui est le contraire de sa vie rangée de bourgeoise friquée, ce goût est une partie essentielle de son personnage. Maupassant présente ce trait avec insistance, et le représente au moins trois fois dans ce seul paragraphe,

comme pour insister. Clotilde a besoin de *s'encanailler*, et y trouve un plaisir vrai (mais faux), et croit qu'avec Georges la chose est sûre. « Ils entraient ainsi dans les caboulots populaires et allaient s'asseoir au fond du bouge enfumé, sur des chaises boiteuses, devant une vieille table de bois. Un nuage de fumée âcre où restait une odeur de poisson frit du dîner emplissait la salle ; des hommes en blouse gueulaient en buvant des petits verres ; et le garçon étonné dévisageait ce couple étrange, en posant devant lui deux cerises à l'eau-de-vie. / Elle, tremblante, apeurée et ravie, se mettait à boire le jus rouge des fruits, à petits coups, en regardant autour d'elle d'un œil inquiet et allumé. Chaque cerise avalée lui donnait la sensation d'une faute commise, chaque goutte du liquide brûlant et poivré descendant en sa gorge lui procurait un plaisir âcre, la joie d'une jouissance scélérate et défendue. / Puis elle disait à mi-voix : "Allons-nous-en". Et ils partaient. Elle filait vivement, la tête basse, d'un pas menu, d'un pas d'actrice qui quitte la scène, entre les buveurs accoudés aux tables qui la regardaient passer d'un air soupçonneux et mécontent ; et quand elle avait franchi la porte, elle poussait un grand soupir, comme si elle venait d'échapper à quelque danger terrible. / Quelquefois elle demandait à Duroy, en frissonnant : "Si on m'injurait dans ces endroits-là, qu'est-ce que tu ferais ?" / Il répondait d'un ton crâne : / "Je te défendrais, parbleu !" / Et elle lui serrait le bras avec bonheur, avec le désir confus peut-être d'être injuriée et défendue, de voir des hommes se battre pour elle, même ces hommes-là, avec son bien-aimé (pages 270 et 271). » Il faut ce mot, *s'encanailler*, entre autres en raison du fait que là encore elle joue ; visiter ces lieux mal famés sont une occasion pour elle de jouer un rôle ; y passer quelques heures, c'est y goûter une sorte de vie par procuration. Mais l'important est sans doute ailleurs. Chez les romantiques décadents, et certes Maupassant

en est, pour leurs personnages, des expériences semblables permettent une sorte de version inversée de l'idéal. La vie de bourgeois, qui est le lieu du spleen, du réel trop ennuyeux et des humains trop minces, doit être abandonnée, ou plutôt dépassée pour trouver quelque chose de vrai. Mais on ne croit plus en l'idéal d'avant, l'idéal cul-cul la praline, l'idéal *cute*. Il faut donc un autre idéal, un idéal qui n'est pas où vit le bon sauvage, mais où vivent d'autres sauvages, eux aussi plus prêts de la nature, même s'ils sont laids et déformés. En tout cas, et c'est sans doute l'essentiel, dans ces lieux, comme dans l'idéal, on vit des émotions plus fortes, ne serait-ce que parce qu'elles sont neuves. C'est comme vivre la passion d'un adultère au lieu de vivre l'amour en pantoufles avec Bobon ou Bobonne. Il est certain qu'elle croit, ou veut imaginer, que Georges est un habitant au moins régulier de ces bas-fonds. Mais encore une fois, Maupassant fait comprendre que ce goût si essentiel de Clotilde ne pas celui de Georges : ce dernier veut sortir de ce milieu, qui lui appartient, alors qu'elle veut s'y enfoncer ou plus exactement s'y tremper comme dans un bain chaud ou froid pour changer, pour sentir un choc et donc sentir plus... Peut-être de son côté, sent-il que ce goût de Clotilde est un jugement porté sur lui et sur ses origines. Il faut noter que la promesse qu'il fait de la défendre ne sera pas tenue. Tout comme sa quasi promesse de ne pas faire des crises de jalousie ne le sera pas et trois fois plutôt qu'une.

La fin du chapitre porte à nouveau sur l'argent. On vit encore une fois, dans le détail et en faisant le décompte des dettes, l'ennui financier de Duroy, qui est pour lui un ennui existentiel, un ennui qui révèle le fond de son âme. Comme un avare qui ne change pas de comportement qu'il soit riche ou non, Bel-Ami, avare inversé, dépense mais ne sait jamais mettre de l'argent de côté peu importe son revenu. Ce qui est sans doute

saisissant, d'abord, c'est comment il découvre que tout en gagnant des sommes bien plus grandes qu'avant, Georges est plus endetté qu'auparavant. La richesse et la pauvreté se mesurent aux besoins : ce lieu commun de bon sens est illustré ici. Mais il y a aussi la découverte prompte du fait qu'il devient en conséquence, mais il l'était déjà au fond, un homme entretenu, un gigolo. Cela ne peut pas le satisfaire au moment même où cela le dépanne sur le plan fiscal. Je crois qu'il y a là le fond de sa quête d'une autre femme, Madeleine et ensuite Suzanne. Mais Georges ne peut pas se satisfaire d'une digne épouse... Et donc Clotilde aura toujours une place dans ce qu'on peut appeler son cœur.

Tout cela prépare la scène terrible qui a lieu aux Folies Bergère et qui cause la première rupture. Au fond, Georges Duroy est pris par une double passion, ou même une passion triple : la sexualité, l'argent et la belle figure. Et cette dernière passion le torture doublement : il ne veut pas être le gigolo de madame, alors qu'il l'est, et il ne veut pas être l'amant de la grosse Rachel, alors qu'il l'est. Et le tout finit comme suit : « Puis, ouvrant la portière, elle sauta dans la rue. / Georges voulut la suivre, mais elle cria : "Je te défends de descendre", d'une voix si forte que les passants se massèrent autour d'elle ; et Duroy ne bougea point par crainte d'un scandale. / Alors elle tira sa bourse de sa poche et chercha de la monnaie à la lueur de la lanterne, puis ayant pris deux francs cinquante elle les mit dans les mains du cocher, en lui disant d'un ton vibrant : / Tenez... voilà votre heure... C'est moi qui paye... Et reconduisez-moi ce salop-là rue Boursault, aux Batignolles. / Une gaieté s'éleva dans le groupe qui l'entourait. Un monsieur dit : "Bravo, la petite !" et un jeune voyou arrêté entre les roues du fiacre, enfonçant sa tête dans la portière ouverte, cria avec un accent suraigu : "Bonsoir, Bibi". / Puis la voiture se remit en

marche, poursuivie par des rires (pages 280 et 281).» Dans une scène majestueuse, et bien drôle, que lui impose la comédienne Clotilde, une scène qui doit l'avoir humilié de fond en comble, les trois passions se heurtent en lui et détruisent la situation, plutôt satisfaisante, qu'il s'était construite. (Le mot *construite* n'est pas le bon : Duroy n'a aucun vrai talent, si ce n'est de parasiter et de détruire ce qui existe autour de lui.) Je note en passant que Georges Duroy reçoit ici un nouveau surnom : Bibi, ce n'est pas Bel-Ami, même si ça lui ressemble un peu. Je tiens à répéter que dans le restaurant, au début du chapitre, Clotilde avait approuvé la remarque de George soit que l'amour devait être sans jalousie. On voit bien qu'en pratique, du moins à court terme, elle agit autrement qu'elle ne l'a dit et pensé. Mais à long terme...

J'ai une drôle d'émotion, un sentiment problématique, en lisant cette fin de chapitre : je méprise Bel-Ami, et pourtant je souffre avec lui. Merci au magicien Maupassant : en supposant qu'il contrôle tout ce qu'il fait et l'effet qu'il aura en écrivant ces pages, je conclus qu'il veut faire sentir ces deux choses. Ce serait comme l'envers, une autre image miroir, de ce qu'il me fait sentir en lisant le récit de la vie de Jeanne : je les comprends, et pourtant je les trouve bien imparfaits, la neurasthénie raffinée n'étant pas plus admirable que cette grossièreté frénétique d'appétits contradictoires. Cet aveu de ma part est valide pour tout le roman.

Les trios : « La gamine [1] demeura saisie, puis elle [2] sourit, comme aurait fait une femme, de cette idée qui la choquait un peu et l'étonnait aussi ; et elle [3] murmura : / “ Les appartements ne sont pas faits pour jouer. “ / Il reprit : / “[1] Ça m'est égal. [2] Moi je joue partout. [3] Allons, attrapez-moi. ” / Et il se mit à tourner autour de la table, en l'excitant à le poursuivre, tandis qu'elle s'en venait derrière lui, [1] souriant toujours avec une sorte

de condescendance polie, et [2] étendant parfois la main pour le toucher, [3] mais sans s'abandonner jusqu'à courir. / Il [1] s'arrêtait, se baissait, et lorsqu'elle approchait, de son petit pas hésitant, [2] il sautait en l'air comme les diables enfermés en des boîtes, puis [3] il s'élançait d'une enjambée à l'autre bout du salon. Elle [1] trouvait ça drôle, [2] finissait par rire, et, s'animant, [3] commençait à trotter derrière lui, avec de légers cris joyeux et craintifs, quand elle avait cru le saisir. Il [1] déplaçait les chaises, en [2] faisait des obstacles, la [3] forçait à pivoter pendant une minute autour de la même, puis, quittant celle-là, en saisissait une autre. Laurine [1] courait maintenant, [2] s'abandonnait tout à fait au plaisir de ce jeu nouveau et, la figure rose, [3] elle se précipitait d'un grand élan d'enfant ravie, [1] à chacune des fuites, [2] à chacune des ruses, [3] à chacune des feintes de son compagnon (pages 253 et 254). »

Chapitre VI

Et voilà, après la soirée aux Folies Bergère et le scandale causé par Rachel, que Georges doit pour ainsi dire changer de cheval, quelque vulgaire que soit l'image : Clotilde disparaît pour être remplacée en un sens par Virginie Walter. Mais il passe d'abord chez Madeleine Forestier. Encore une fois, on se rend compte qu'il est pour ainsi dire à la fois attiré par elle et figé dans son désir parce qu'il se croit incapable d'atteindre l'objet de ce désir. Encore une fois, on se rend compte qu'elle a une sympathie inexplicable pour lui. (On dirait qu'elle vit dans une sorte d'amoralité amicale semblable à l'amoralité amoureuse dont il avait parlé dans le cabinet particulier, une amoralité qui est la continuation et peut-être l'accomplissement de l'autre.) Encore une fois, elle le tourne vers une femme en lui indiquant pour ainsi dire comment il doit agir avec elle : elle est une sorte de

maquerelle géniale, qui joue avec la vie des autres, mais ne s'implique jamais tout à fait. (Ce trait est apparu entre autres dans la scène du restaurant.) Elle semble inoculée en matière sexuelle, au contraire de son amie Clotilde. (Elle annonce le personnage d'Anne de Guilleroy dans *Fort comme la mort* et mieux encore celui de Michèle de Burne dans *Notre Cœur*: il faut croire que ce type humain semble important aux yeux de Maupassant.) « Oh ! vous pouvez venir tout de même. On n'est jamais amoureux de moi longtemps. / Il fut surpris du ton plus encore que des paroles, et il demanda : « Pourquoi ? — Parce que c'est inutile et que je le fais comprendre tout de suite. Si vous m'aviez raconté plus tôt votre crainte je vous aurais rassuré et engagé au contraire à venir le plus possible. » / Il s'écria, d'un ton pathétique : « Avec ça qu'on peut commander aux sentiments ! » / Elle se tourna vers lui : / « Mon cher ami, pour moi un homme amoureux est rayé du nombre des vivants. Il devient idiot, pas seulement idiot, mais dangereux. Je cesse, avec les gens qui m'aiment d'amour, ou qui le prétendent, toute relation intime, parce qu'ils m'ennuient d'abord, et puis parce qu'ils me sont suspects comme un chien enragé qui peut avoir une crise. Je les mets donc en quarantaine morale jusqu'à ce que leur maladie soit passée. Ne l'oubliez point. Je sais bien que chez vous l'amour n'est autre chose qu'une espèce d'appétit, tandis que chez moi ce serait, au contraire, une espèce de... de... de communion des âmes qui n'entre pas dans la religion des hommes. Vous en comprenez la lettre, et moi l'esprit. Mais... regardez-moi bien en face... » / Elle ne souriait plus. Elle avait un visage calme et froid, et elle dit en appuyant sur chaque mot : / « Je ne serai jamais, jamais votre maîtresse, entendez-vous. Il est donc absolument inutile, il serait même mauvais pour vous de persister dans ce désir... Et maintenant que... l'opération est faite... voulez-vous que nous soyons amis, bons amis, mais là, de vrais amis,

sans arrière-pensée?... (pages 283 et 284).» Je me demande même si elle n'a pas tourné Georges vers Clotilde pour neutraliser ce taureau sexuel ; et cette fois, je crois sans hésitation qu'elle a eu vent de ses ennuis d'argent et qu'elle le tourne vers les Walter. En tout cas, Madeleine paraît intelligente et prudente à tous les tournants. N'empêche qu'elle se trompe au sujet de la résistance de Virginie aux charmes de Bel-Ami. Mais justement, Georges s'y essaie une fois que la rupture psychologique entre les deux est accomplie et qu'il s'échappe à la soumission amoureuse qu'elle lui impose et qu'il accepte.

Le premier passage de Georges dans le salon de madame Walter me fait penser à plusieurs scènes des pièces de Wilde. Les remarques sur le verbiage convenu de ces dames sont dévastatrices (et digne de Flaubert aussi). Par exemple : « Et chacune donna son avis sur cette entrée en scène de la gelée à Paris ; puis elles exprimèrent leurs préférences dans les saisons, avec toutes les raisons banales qui traînent dans les esprits comme la poussière dans les appartements (page 286). » Ou encore : « Ces dames discutaient ces choses de mémoire, comme si elles eussent récité une comédie mondaine et convenable, répétée bien souvent (page 286). » Ou encore : « Mme Walter répondait gracieusement, avec calme et indifférence, sans hésiter jamais sur ce qu'elle devait dire, son opinion étant toujours prête d'avance (page 287). » Georges se tait et il observe. Mais à un moment donné, quand on a changé quelques fois du thème de la conversation au gré de l'entrée et de la sortie de ces dames, madame Walter lui offre (exige de lui ?) une performance. On comprend que Georges à tout intérêt à proposer des remarques qui jurent, qui surprennent, qui font sourire. Mais justement, je crois voir là un autre élément de son charme : il sait bousculer les opinions, se montrer

agressif, mais pas trop, parler avec une énergie que ces dames n'ont pas, mais qui leur plaît comme leur plairait une caresse vigoureuse. (Soit dit en passant, on devine que sur l'Académie et les Académiciens, George ne fait que répéter ce que Maupassant lui-même a écrit dans une chronique. (Plus tard quand monsieur Walter fera l'exposition vaniteuse de ses tableaux, l'auteur profite encore une fois de chroniques qu'il a faites. À placer dans le dossier « Georges = Guy ».)

Ce chapitre est l'occasion pour Maupassant de faire connaître un peu mieux comment et pourquoi et pour qui fonctionnait le journal *La Vie parisienne*. En décrivant le rôle de Duroy, on le compare d'abord à son prédécesseur qui s'appelle Boisrenard, mais qui n'est pas assez retors pour le travail. Incité par son épouse, le propriétaire monsieur Walter a choisi Duroy parce qu'il est le type d'homme qu'il lui faut, un vrai renard. « *La Vie Française* était avant tout un journal d'argent, le patron étant un homme d'argent à qui la presse et la députation avaient servi de leviers. Se faisant de la bonhomie une arme, il avait toujours manœuvré sous un masque souriant de brave homme, mais il n'employait à ses besognes, quelles qu'elles fussent, que des gens qu'il avait tâtés, éprouvés, flairés, qu'il sentait retors, audacieux et souples. Duroy, nommé chef des Échos, lui semblait un garçon précieux (page 288). » Mais si la charge contre la presse parisienne est terrible, dans le roman, tout cela continue de faire un portrait, plus terrible encore peut-être, de Bel-Ami. Et encore et toujours, il est question d'argent, de salaire, et des calculs de Georges. Encore une fois, je sens que Maupassant parle beaucoup dans ce passage : on dirait une sorte de chronique un peu scandaleuse, comme les remarques de Georges sur l'Académie. Quand on y ajoute le long discours du poète Norbert de Varenne, on

saisit quelque chose du ton presque didactique de ce chapitre.

Puis il y a comme conséquence directe de cette première entrée chez les Walter, la promotion de Georges et son invitation à un souper. La première est une nouvelle occasion de faire un portrait dévastateur du monde journalistique. Le souper lui-même est précédé d'un retour de Georges sur ses origines. Cela pourrait être un peu artificiel, mais Maupassant tient à ce qu'on saisisse ce côté, comment dire, humain de Georges. Tout parvenu arrive de quelque part et doit sentir qu'il y a chez lui quelque chose qui doit être abandonné pour parvenir justement. « Il se répétait, en nouant sa cravate blanche devant sa petite glace : " Il faut que j'écrive à papa dès demain. S'il me voyait, ce soir, dans la maison où je vais, serait-il épaté, le vieux ! Sacristi, je ferai tout à l'heure un dîner comme il n'en a jamais fait. " Et il revit brusquement la cuisine noire de là-bas, derrière la salle du café vide, les casseroles jetant des lueurs jaunes le long des murs, le chat dans la cheminée, le nez au feu, avec sa pose de Chimère accroupie, la table de bois graissée par le temps et par les liquides répandus, une soupière fumant au milieu, et une chandelle allumée entre deux assiettes. Et il les aperçut aussi l'homme et la femme, le père et la mère, les deux paysans aux gestes lents, mangeant la soupe à petites gorgées. Il connaissait les moindres plis de leurs vieilles figures, les moindres mouvements de leurs bras et de leur tête. Il savait même ce qu'ils se disaient, chaque soir, en soupant face à face. / Il pensa encore : " Il faudra pourtant que je finisse par aller les voir. " Mais comme sa toilette était terminée, il souffla sa lumière et descendit (page 292). » Sans parler encore une fois du ton confessionnel de ce chapitre, Maupassant place cette réflexion de son personnage dans un contexte psychologique tout à fait vraisemblable : il est tout à fait imaginable qu'au

moment où le jeune homme se met à penser qu'il a gravi un nouvel échelon, il se souviennent avec une sorte de nostalgie de ses origines. Et j'ajoute que les mots *papa* et *vieux* sont tout à fait justes.

La reprise avec Clotilde et d'abord les inquiétudes de Georges qui doit la rencontrer sont bien racontées. Je note comment il y a un jeu constant chez lui, dès le début du roman et encore ici, entre une sorte d'assurance surprise qui a été précédée d'une crainte : il saisit bien qu'il n'a pas de véritables atouts, mais il se réjouit avec un certain étonnement que les choses tombent en place. À la fin du chapitre, la scène du mari cocu et des gestes duplices des adultères est un bijou. Et le fait qu'elle suit la réflexion philosophique sur la vanité de la vie et la toute-puissance de la mort ne fait qu'augmenter son pouvoir en ajoutant une sorte de couche d'ironie : Maupassant est capable de penser avec le vieux poète et de présenter l'inconscience du jeune homme. Mais Maupassant n'a à peine que 35 ans quand il écrit ce texte.

Après le repas chez les Walter et presque à la fin du chapitre, Maupassant fait parler en et en large et en profond, le poète Norbert de Varenne. Comme, je viens de le dire, il me semble que ce personnage est un porte-parole de l'auteur ; en tout cas, ce qu'il est dans la ligne de bien des thèmes de Maupassant, et bien loin certes de ce que pense Bel-Ami, si jamais il a pensé autant et avec autant d'application. Ce qui ne prouve pas, au contraire, que Norbert de Varenne ne soit pas le porte-parole de l'auteur, mais encourage à percevoir, cette fois, la distance entre l'auteur Guy et le personnage Georges. Entre autres passages forts, je choisis celui-ci : « Ils arrivaient au pont de la Concorde, ils le traversèrent en silence, puis ils longèrent le Palais-Bourbon. Norbert de Varenne se remit à parler : “ Mariez-vous, mon ami, vous

ne savez pas ce que c'est que de vivre seul, à mon âge. La solitude, aujourd'hui, m'emplit d'une angoisse horrible ; la solitude dans le logis, auprès du feu, le soir. Il me semble alors que je suis seul sur la terre, affreusement seul, mais entouré de dangers vagues, de choses inconnues et terribles ; et la cloison, qui me sépare de mon voisin que je ne connais pas, m'éloigne de lui autant que des étoiles aperçues par ma fenêtre. Une sorte de fièvre m'envahit, une fièvre de douleur et de crainte, et le silence des murs m'épouvante. Il est si profond et si triste, le silence de la chambre où l'on vit seul. Ce n'est pas seulement un silence autour du corps, mais un silence autour de l'âme, et, quand un meuble craque, on tressaille jusqu'au cœur, car aucun bruit n'est attendu dans ce morne logis (pages 301 et 302). » Il va de soi que le jeune homme n'écoute pas et n'entend presque pas le vieil homme ; d'ailleurs ce dernier le sait bien et même recommande à son auditeur de ne pas tenir compte de ce qu'il dit. C'est un joli morceau, qui se dit par un vieil homme qui rentre chez en se promenant la nuit dans les rues de Paris après une soirée de vanités, et qui est entendu par un jeune homme qui se prépare à sortir pour passer à autre chose : le contexte physique me semble parfait. Je note qu'à un moment donné les deux philosophes, maître et disciple, longent le Palais Bourbon... À la fin du roman, Georges, qui a oublié cette conversation depuis longtemps, s' imagine y entrant pour commencer sa carrière politique qu'il imagine glorieuse.

Puis vient la fin du chapitre où, comme je l'ai dit, on voit Georges renouer avec madame de Marelle et même rencontrer son époux. Et on saisit qu'il y a un cynisme bas chez le héros qui est encore et toujours désagréable. Et peut-être la scène paraît plus vile et plus désagréable en raison des remarques tristes du poète qui l'ont précédé. Aussi quand il se rend chez les Forestier, on n'est pas surpris de voir qu'il a toujours l'intention de se

payer la belle Madeleine. Mais, pour être franc, Maupassant suggère que Georges n'a pas tort d'espérer et de rêver. D'ailleurs, Clotilde le suggère aussi sans penser, semble-t-il, à Georges. « Ils se retirèrent de bonne heure, et Duroy dit en hochant la tête : / “ Je crois qu'il file un bien mauvais coton. Il ne fera pas de vieux os. ” / Mme de Marelle affirma avec sérénité : / “ Oh ! il est perdu ! En voilà un qui avait eu de la chance de trouver une femme comme la sienne. ” / Duroy demanda : / “ Elle l'aide beaucoup ? — C'est-à-dire qu'elle fait tout. Elle est au courant de tout, elle connaît tout le monde sans avoir l'air de voir personne ; elle obtient ce qu'elle veut, comme elle veut, et quand elle veut. Oh ! elle est fine, adroite et intrigante comme aucune, celle-là. En voilà un trésor, pour un homme qui veut parvenir. ” / Georges reprit : “ Elle se remariera bien vite, sans doute ? ” / Mme de Marelle répondit : / “ Oui. Je ne serais même pas étonnée qu'elle eût en vue quelqu'un... un député... à moins que... qu'il ne veuille pas..., car... car..., il y aurait peut-être de gros obstacles... moraux... Enfin, voilà. Je ne sais rien (page 306). ” » C'est ce qu'on appelle jouer la Cassandre sans le savoir. C'est ce qu'on appelle la fine fleur de l'art du conteur.

La page 289 offre des trios jusqu'à plus soif. Mais le chapitre au complet en regorge. Les trios : « Cette fonction avait été remplie jusque-là par le secrétaire de la rédaction, M. Boisrenard, un vieux journaliste [[1] correct, [2] ponctuel et [3] méticuleux comme un employé. Depuis trente ans il avait été secrétaire de la rédaction de onze journaux différents, sans modifier en rien sa manière de faire ou de voir. Il passait d'une rédaction dans une autre comme on change de restaurant, s'apercevant à peine que la cuisine n'avait pas tout à fait le même goût. Les opinions politiques et religieuses lui demeuraient étrangères. Il était [1] dévoué au journal quel qu'il fût, [2] entendu dans la besogne, et

[3] précieux par son expérience. Il travaillait [1] comme un aveugle qui ne voit rien, [2] comme un sourd qui n'entend rien, et [3] comme un muet qui ne parle jamais de rien. Il avait cependant une grande loyauté professionnelle, et ne se fût point prêté à une chose qu'il n'aurait pas jugée [1] honnête, [2] loyale et [3] correcte au point de vue spécial de son métier (pages 288 et 289). »

Chapitre VII

Le chapitre présente un changement de rythme et de thème, un changement brusque. Mais quand on y pense, cela est préparé, voire annoncé, par les remarques de Norbert de Varenne sur la mort : après la théorie de la mort, la pratique de la mort. (D'ailleurs, Georges pense au poète et à ses mots durant sa longue réflexion sur le duel et la possibilité de mourir.) Et cela sera suivi par une autre pratique de la mort : celle de Charles Forestier. Mais en un sens, c'est toujours le même roman, ou du moins le même personnage : ce roman qui décrit la montée fulgurante de Bel-Ami présente un homme qui, au fond, est agi bien plus qu'il n'agit. En tout cas, ici, quand il est question de se fourrer dans un duel, il le fait sans trop le savoir, en faisant ce qu'on lui dit de faire. Il ne sait pas qui est son adversaire, ni de quoi ce dernier parle quand il fait des allusions au sujet d'une affaire de mœurs ; il ne connaît rien de la procédure, ni même de l'art de tirer. « Il avait encore soif. Il se releva pour boire, puis une inquiétude le saisit : "Est-ce que j'aurais peur ?" / Pourquoi son cœur se mettait-il à battre follement à chaque bruit connu de sa chambre ? Quand son coucou allait sonner, le petit grincement du ressort lui faisait faire un sursaut ; et il lui fallait ouvrir la bouche pour respirer pendant quelques secondes, tant il demeurait oppressé. / Il se mit à raisonner en

philosophe sur la possibilité de cette chose : “ Aurais-je peur ? ” / Non certes il n’aurait pas peur puisqu’il était résolu à aller jusqu’au bout, puisqu’il avait cette volonté bien arrêtée de se battre, de ne pas trembler. Mais il se sentait si profondément ému qu’il se demanda : “ Peut-on avoir peur malgré soi ? ” Et ce doute l’envahit, cette inquiétude, cette épouvante ! Si une force plus puissante que sa volonté, dominatrice, irrésistible, le domptait, qu’arriverait-il ? Oui, que pouvait-il arriver ? / Certes il irait sur le terrain puisqu’il voulait y aller. Mais s’il tremblait ? Mais s’il perdait connaissance ? Et il songea à sa situation, à sa réputation, à son avenir (page 314). » Tout le développement suggère que cela est absurde d’emblée (par exemple, le sujet du duel, la taille et la prestance de son adversaire), mais que cette absurdité est pour ainsi dire augmentée par le fait que c’est la mort qui en est l’enjeu. Aussi, il me semble que Maupassant essaie de décrire quelque chose qui dépasse la peur d’un mal ; c’est l’angoisse devant le non-être, qui ne peut pas être dépassé par le courage qui mate plus ou moins les mouvements du corps. Par ailleurs, Maupassant suggère à quelques reprises que Rival qui mène le jeu sait faire ce qu’il faut pour que tout soit joué. Que Georges soit la dupe de la mise en scène ne fait qu’ajouter au plaisir.

Il me semble que la rapidité avec laquelle la chose arrive et le fait qu’elle bouleverse tout dans la vie de Georges et l’insignifiance de l’événement de fond, tout cela entre dans une expérience dont Maupassant traite souvent, en particulier dans ses contes fantastiques. Et comme dans ces récits fantastiques, cela lui permet de pénétrer dans la psyché de quelqu’un dont le monde perd son sens par une sorte de déchirure existentielle. En tout cas, Duroy est à la fois terrorisé et décidé à bien paraître en se donnant un air un peu arrogant (*non fare brutta figura*, ou être crâne, comme il dit) et incapable de prendre de

décision éclairée et fonceur. Je m'imagine que ce devait être ainsi pour bien des duellistes.

Après le duel, Duroy retrouve Clotilde. Il lui raconte bien autre chose que ce qui lui est vraiment arrivé : plutôt que de dire la vérité (celle que Maupassant a décrite), il écrit un roman qui fait de lui un autre homme qu'il n'est. (Et il laisse tout à fait dans le noir la possibilité qu'il y ait eu faux duel : qu'il ne l'ait pas su avant et pendant est probable, étant donné le récit qu'en fait Maupassant ; mais qu'il n'ait aucune idée du jeu sans danger qu'a organisé Rival [ce maître des faux semblants, comme on le saura dans le chapitre sur les duels d'épée] me semble presque impossible.) En tout cas, Clotilde, déjà amoureuse, tombe tout à fait sous le charme de Bel-Ami l'homme dangereux ; son besoin de bourgeoisie à la recherche de danger est satisfait sans aucun doute. Puisqu'elle s'encanaille pour sentir des choses inédites, elle est pour ainsi dire une victime parfaite devant cet homme qui est capable d'affronter la mort et de tirer du pistolet et surtout d'y survivre. (Voilà une raison de plus pour lui cacher ce qui s'est passé pour de vrai.) Pourtant, et peut-être justement parce qu'elle est plus prise que jamais, Georges se détache d'elle : elle est une *écervelée*. On devine aussi que ses soupçons à elles, démenties par Georges, vont se réaliser : il violera le petit foyer amoureux qu'il loue lui-même. Et de nouveau, elle aura l'occasion de contredire ce qu'elle a dit dans le restaurant, en attendant de tomber d'accord avec cet amour sans jalousie que Georges lui a présenté. En somme, elle l'a dans la peau.

Je note que la description de la nature en hiver et surtout du froid du matin du duel est une correspondance fort habile entre le physique et le moral. «La conversation languissait, bien que le médecin racontât des anecdotes. Rival seul lui répondait. Duroy

eût voulu prouver de la présence d'esprit, mais il avait peur de perdre le fil de ses idées, de montrer le trouble de son âme ; et il était hanté par la crainte torturante de se mettre à trembler. / La voiture fut bientôt en pleine campagne. Il était neuf heures environ. C'était une de ces rudes matinées d'hiver où toute la nature est luisante, cassante et dure comme du cristal. Les arbres, vêtus de givre, semblent avoir sué de la glace ; la terre sonne sous les pas ; l'air sec porte au loin les moindres bruits : le ciel bleu paraît brillant à la façon des miroirs, et le soleil passe dans l'espace, éclatant et froid lui-même, jetant sur la création gelée des rayons qui n'échauffent rien (pages 317 et 318). » Flaubert aurait été bien satisfait. Mais il me semble que Maupassant fait les choses mieux que ne le faisait le maître. (Mais bien habile serait celui qui pourrait prouver la supériorité de l'un sur l'autre.) Et aussi, surtout peut-être, j'entends là déjà le thème du délaissement à la façon des existentialistes.

Les trios : « Alors [1] Duroy se figurait [1] leur rencontre, [2] son attitude à lui et [3] la tenue de son ennemi. [2] Il se fatiguait la pensée à imaginer les moindres détails du combat ; et tout à coup [3] il voyait en face de lui ce petit trou noir et profond du canon dont allait sortir une balle. / Et [1] il fut pris brusquement d'une crise de désespoir épouvantable. [2] Tout son corps vibrat, parcouru de tressaillements saccadés. [3] Il serrait les dents pour ne pas crier, avec un besoin fou [1] de se rouler par terre, [2] de déchirer quelque chose, [3] de mordre (page 316). »

Chapitre VIII

Le chapitre commence par la description du bonheur presque bourgeois de Georges : l'adultère par lequel il se taille une place financière et hédoniste est presque aussi

plat qu'un mariage en bonne et due forme ; Clotilde qui s'encanaillait avec Georges l'embourgeoise en retour (et s'endort avec l'amant comme elle s'endort avec le mari et en même temps avec les deux). Maupassant ne le dit jamais, mais il le fait sentir par son ironie puissante, mais jamais intrusive. « Son duel avait fait passer Duroy au nombre des chroniqueurs de tête de *la Vie Française* ; mais, comme il éprouvait une peine infinie à découvrir des idées, il prit la spécialité des déclamations sur la décadence des mœurs, sur l'abaissement des caractères, l'affaiblissement du patriotisme et l'anémie de l'honneur français. (Il avait trouvé le mot *anémie* dont il était fier.) / Et quand Mme de Marelle, pleine de cet esprit gouaillieur, sceptique et gobeur qu'on appelle l'esprit de Paris, se moquait de ses tirades qu'elle crevait d'une épigramme, il répondait en souriant : / “Bah ! ça me fait une bonne réputation pour plus tard.” / Il habitait maintenant rue de Constantinople, où il avait transporté sa malle, sa brosse, son rasoir et son savon, ce qui constituait son déménagement. Deux ou trois fois par semaine, la jeune femme arrivait avant qu'il fût levé, se déshabillait en une minute et se glissait dans le lit, toute frissonnante du froid du dehors. / Duroy, par contre, dînait tous les jeudis dans le ménage et faisait la cour au mari en lui parlant agriculture ; et comme il aimait lui-même les choses de la terre, ils s'intéressaient parfois tellement tous deux à leur causerie qu'ils oubliaient tout à fait leur femme sommeillant sur le canapé (page 321). » Mais, coup de théâtre, Madeleine Forestier demande à George de la rejoindre à Cannes : Charles se meurt ; elle a besoin de lui. Et Maupassant signale que Georges a tout de suite un « sentiment de délivrance ». Car c'est la mort de Charles qui lui permettra de s'échapper du piège de l'adultère bourgeois, piège qu'il a désiré, qu'il a armé en partie au moins et dans lequel il s'est jeté avec gratitude, du moins au début. En tout cas, le chapitre VIII reprend donc le thème de la mort, mais avec une urgence et une

dureté qui est bien plus forte qu'avant ; ce qui était annoncé au chapitre V se réalise enfin : il faut croire que l'expérience d'une maladie débilitante, même chez un autre, enseigne mieux la leçon de Norbert de Varenne que ne le fait la mort au bout d'un duel qui menace pourtant directement. En tout cas, encore une fois George rappelle mot à mot une partie du discours du poète. Mais, ceci explique peut-être la puissance supérieure de ce chapitre, il y a chez Charles une hargne et une terreur qui sont vécues (et représentées dans le détail par Maupassant), alors que l'attitude philosophique du vieillard était plutôt sereine. (Est-ce un signe qu'il y a une différence entre la position du journaliste sans talent et celle du poète clairvoyant ? Je suis tenté de conclure que Maupassant préfère les mots du poète à ceux du journaliste. Par ailleurs, il me semble que Maupassant met pour ainsi dire sous les yeux du lecteur la différence entre le discours philosophique et le récit littéraire, leur différence en termes de pouvoir persuasif, voire de vérité humaine.) Il y a donc trois chapitres de suite qui font monter le ton, ou plutôt assombrir la vue : la mort analysée, la mort annoncée et la mort représentée. La mort devient de plus en plus lourde, présente, dure. (Et dans la dernière version de l'appréhension de la mort, George sans être tout à fait immonde se montre égal à lui-même : il fait ce qu'il a à faire, mais sans courage, sans initiative, en voulant partir.) Quand on est face à la mort, on ne goûte plus ce qu'on mange, on ne prend plus plaisir au printemps de Cannes, ou un plaisir est vite suivi d'une douleur terrible qui abolit tout ce que la vie a donné. Surtout peut-être, la visite du prêtre ne change rien à rien : Charles ne veut pas mourir, mais ni Madeleine ni Georges ne peuvent rien pour lui ; ils restent quand le prêtre est parti, mais ils ne peuvent pas offrir quelque consolation que ce soit. Je trouve que Maupassant présente un prêtre comme il faut (il n'est ni un Bournisien, ni un Picot et certes pas

un Tolbiac), mais que l'impression est laissée que l'homme de Dieu est inefficace : même à son meilleur, la religion ne règle rien.

En tout cas, après la mort de Charles, la conscience de sa mortalité entre pour de vrai en Georges. Encore une fois, je ne peux que comparer avec Flaubert et la mort d'Emma : je trouve que Maupassant réussit mieux, ou du moins présente mieux la mort comme une horreur, mais une horreur pour ainsi dire ordinaire, une horreur tapie au fond de la beauté de la vie. « Une terreur confuse, immense, écrasante, pesait sur l'âme de Duroy, la terreur de ce néant illimité, inévitable, détruisant indéfiniment toutes les existences si rapides et si misérables. Il courbait déjà le front sous sa menace. Il pensait aux mouches qui vivent quelques heures, aux bêtes qui vivent quelques jours, aux hommes qui vivent quelques ans, aux terres qui vivent quelques siècles. Quelle différence donc entre les uns et les autres ? Quelques aurores de plus, voilà tout. / Il détourna les yeux pour ne plus regarder le cadavre (page 335). » Et puis, merveille de l'écriture de Maupassant, George commence à réfléchir à la conquête de Madeleine : devant le mort, George reprend goût à la vie, comme il a oublié le discours du poète philosophe aussitôt qu'il l'a entendu, et comme il a transformé son expérience du duel pour en faire un moment de force et de vitalité. Il me semble que ces passages, et leurs couples successifs, montrent pour ainsi dire en direct comment la clairvoyance se perd, comment le piège qu'est la femme s'ouvre (comme dirait Schopenhauer), comment le monde comme volonté s'impose de nouveau. On pourrait même prétendre qu'à ce moment, Georges suit l'ultime conseil de Norbert de Varenne, soit de se marier.

Georges retrouve presque d'un coup les observations qu'il a déjà faites, et il refait les raisonnements qu'il a

déjà faits. (Encore une fois, l'emploi du discours indirect libre est puissant, émouvant et dévastateur.) « Qu'allait-elle faire maintenant ? Qui épouserait-elle ? Un député, comme le pensait Mme de Marelle, ou quelque gaillard d'avenir, un Forestier supérieur ? Avait-elle des projets, des plans, des idées arrêtées ? Comme il eût désiré savoir cela ! Mais pourquoi ce souci de ce qu'elle ferait ? Il se le demanda, et s'aperçut que son inquiétude venait d'une de ces arrière-pensées confuses, secrètes, qu'on se cache à soi-même et qu'on ne découvre qu'en allant fouiller tout au fond de soi. / Oui, pourquoi n'essayerait-il pas lui-même cette conquête ? Comme il serait fort avec elle, et redoutable ! Comme il pourrait aller vite et loin, et sûrement ! / Et pourquoi ne réussirait-il pas ? Il sentait bien qu'il lui plaisait, qu'elle avait pour lui plus que de la sympathie, une de ces affections qui naissent entre deux natures semblables et qui tiennent autant d'une séduction réciproque que d'une sorte de complicité muette. Elle le savait intelligent, résolu, tenace ; elle pouvait avoir confiance en lui. / Ne l'avait-elle pas fait venir en cette circonstance si grave ? Et pourquoi l'avait-elle appelé ? Ne devait-il pas voir là une sorte de choix, une sorte d'aveu, une sorte de désignation ? Si elle avait pensé à lui, juste à ce moment où elle allait devenir veuve, c'est que, peut-être, elle avait songé à celui qui deviendrait de nouveau son compagnon, son allié ? / Et une envie impatiente le saisit de savoir, de l'interroger, de connaître ses intentions (page 336). » Et promptement la déclaration est faite. Je note que de part et d'autre, en abordant ce sujet, Georges et Madeleine se disent des vérités nettes. On pourrait dire que cette clarté du discours est l'effet de l'expérience de la mort. En tout cas, il me semble que Maupassant présente une sorte de situation idéale, où deux personnes se parlent en vérité, du moins au début. Cela ne peut se passer que s'il existe une Madeleine Forestier, femme forte, sûre d'elle-même, qui domine ses émotions, qui se connaît et qui sait

parler ; je devine que cela est un peu moins vrai de Georges, moins *fort* que cette femme et pourtant plus fort qu'elle ; je sais que la suite du récit montrera comment ce moment se perd pour l'un et pour l'autre, et par l'une et par l'autre, me semble-t-il. Mais je dois reconnaître que Maupassant le décrit et donc en perçoit la possibilité. J'ajoute qu'au lieu de montrer le monde à partir de ce moment, et de la penser comme une sorte de sommet à atteindre, il le présente comme un moment qui est destiné à se perdre et qu'il ajoute à la douleur de la vie.

Les trios : « Au milieu de la vaste baie, on apercevait, en effet, une demi-douzaine de gros navires qui ressemblaient à des rochers couverts de ramures. Ils étaient [1] bizarres, [2] difformes, [3] énormes, avec [1] des excroissances, [2] des tours, [3] des éperons s'enfonçant dans l'eau comme pour aller prendre racine sous la mer. / On ne comprenait pas que cela pût se déplacer, remuer, tant ils semblaient lourds et attachés au fond. Une batterie [1] flottante, [2] ronde, [3] haute, en forme d'observatoire, ressemblait à ces phares qu'on bâtit sur des écueils. / Et un grand trois-mâts passait auprès d'eux pour gagner le large, toutes ses voiles [1] déployées, [2] blanches et [3] joyeuses. Il était gracieux et joli auprès [1] des monstres de guerre, [2] des monstres de fer, [3] des vilains monstres accroupis sur l'eau (page 330). » Je note en passant que le dernier navire identifier porte le nom *Dévastation*.

Seconde Partie

Chapitre I

Tout est bon dans ce chapitre, qui présente de la sensualité et de la sexualité (faire l'amour dans la cabine de train...), du comique et du tragique, ou plutôt une annonce, un parfum de tragique, de belles descriptions physiques et des jeux psychologiques : il porte surtout sur Madeleine, qui en est l'agent et le sujet et l'objet principal. Jusqu'ici tout concernait Georges, ou du moins Georges en tant qu'observateur et sujet des événements et profiteur des événements. Ici, comme le suggère *Bel-Ami* à quelques reprises, il assume son infériorité et sa passivité et sa sujétion et laisse toute la place (ou presque) à son épouse. Mais en la découvrant à partir des informations qu'offre Maupassant, on apprend tout de suite qu'elle est très différente de George et qu'elle aussi est prise par une certaine vanité ou plus exactement qu'elle est minée par quelque chose. En tout cas, elle est une femme tout à fait artificielle, sans racine, une Parisienne. La vieille Duroy, la mère normande jalouse, qui se méfie d'elle, a raison quelque part, et la plus ou moins secrète rivalité entre la mère et l'épouse se double d'un conflit entre un citadine et un campagnarde, ou plutôt entre une bouseuse et une traînée (selon l'opinion de l'une sur l'autre et l'autre sur l'une). Comme dans *Une vie*, c'est la mère qui perdra cette compétition amoureuse, du moins au début. On peut prétendre que Maupassant reproduit une expérience personnelle, lui qui, dit-on, n'a eu qu'une femme stable dans sa vie, sa mère, et donc un amour féminin durable, l'amour maternel. Mais ce serait sans doute réduire le sens des scènes de jalousie mère/épouse, la rendre bêtement imitative de son expérience et faire de ce récit une sorte d'autofiction

avant la lettre. En tout cas, il faut ajouter que Maupassant inverse dans ses récits ce qui lui serait arrivé : il n'a jamais aimé une femme comme Bel-Ami aime Madeleine. Et surtout, je suis persuadé qu'il cherche à dire, d'une autre façon encore, comment les pulsions de fond sont irrésistibles et que la vie dans toutes ses dimensions est une lutte. Même l'amour est lutte, même une femme aussi forte et fine et futée que Madeleine ne peut pas sortir tout à fait de son rôle biologique premier qui est de vouloir et de vouloir pour soi et de vouloir que l'autre se soumette à elle.

Avant que Madeleine puisse pour ainsi dire se déployer, il faut que Clotilde disparaisse. La scène est décrite avec précision ; Maupassant focalise le regard sur les gestes et les mots et les phrases avortées. C'est puissant de vérité détaillée, mais l'ironie n'est jamais loin, et l'auteur montre que ses personnages jouent des rôles sans doute avec sincérité, puisque cet oxymore existentiel est au cœur du point de vue de Maupassant. « Elle s'assit sans ôter son chapeau, relevant seulement sa voilette jusqu'au-dessus du front, et elle attendit. / Il avait baissé les yeux ; il préparait son début. Il commença d'une voix lente : / "Ma chère amie, tu me vois fort troublé, fort triste et fort embarrassé de ce que j'ai à t'avouer. Je t'aime beaucoup, je t'aime vraiment du fond du cœur, aussi la crainte de te faire de la peine m'affliget-elle plus encore que la nouvelle même que je vais t'apprendre." / Elle pâissait, se sentant trembler, et elle balbutia : / "Qu'est-ce qu'il y a ? Dis vite !" / Il prononça d'un ton triste, mais résolu, avec cet accablement feint dont on use pour annoncer les malheurs heureux : / "Il y a que je me marie." / Elle poussa un soupir de femme qui va perdre connaissance, un soupir douloureux venu du fond de la poitrine, puis elle se mit à suffoquer, sans pouvoir parler, tant elle haletait (page 347). » Aussi, quand tout est fini, quand Clotilde a quitté le nid

d'amour adultère qu'elle a choisi, qu'elle a payé et qu'elle a cédé à Georges en craignant qu'il y amène d'autres femmes, quand le jeune homme se retrouvant seul soliloque et mime son succès, Maupassant prouve encore une fois que son réalisme est d'abord psychologique, juste et comique. « Demeuré seul, il se releva, étourdi comme s'il avait reçu un horion sur la tête ; puis prenant son parti, il murmura : " Ma foi, tant pis ou tant mieux. Ça y est... sans scène. J'aime autant ça. " / Et, soulagé d'un poids énorme, se sentant tout à coup libre, délivré, à l'aise pour sa vie nouvelle, il se mit à boxer contre le mur en lançant de grands coups de poing, dans une sorte d'ivresse de succès et de force, comme s'il se fût battu contre la Destinée (page 348). » Je prétends que l'auteur devait être aussi fier que son personnage en écrivant ces mots (et je l'imagine en train de boxer contre le mur lui aussi) : c'est au moins un rapprochement entre les deux que je me permets. Mais alors je retiens aussi le mot *Destinée* avec sa majuscule : l'ironie de Maupassant doit aller jusqu'à le viser lui-même en tant qu'auteur. Et le lecteur en tant que lecteur ? Sans aucun doute...

Les vingt-quatre heures passées avec les parents de Georges lors de leur lune de miel sont magnifiques : c'est un morceau d'anthologie, un autre, ce qui, je le reconnais, pourrait être rien de plus que la réaction de fana fini. En tout cas, la description de ces scènes est précédée d'un morceau de bravoure qui montre la beauté de la région, mais présenté avec naturel : on s'arrête à mi-chemin de la côte, là où tous les voyageurs et touristes le font, pour contempler, et donc décrire, les lieux : on est encore avec des Parisiens même si on est en Normandie. Puis arrivent les vieux, et l'accent normand, et les remarques comiques et les observations compatissantes sur la vie de ces gens bien simples et bien différents de Madeleine. C'est aussi l'occasion pour

Madeleine de remonter dans son propre passé. « Madeleine ne mangeait guère, ne parlait guère, demeurait triste avec son sourire ordinaire figé sur les lèvres, mais un sourire morne, résigné. Elle était déçue, navrée. Pourquoi ? Elle avait voulu venir. Elle n'ignorait point qu'elle allait chez des paysans, chez de petits paysans. Comment les avait-elle donc rêvés, elle, qui ne rêvait pas d'ordinaire ? / Le savait-elle ? Est-ce que les femmes n'espèrent point toujours autre chose que ce qui est ! Les avait-elle vus de loin plus poétiques ? Non, mais plus littéraires peut-être, plus nobles, plus affectueux, plus décoratifs. Pourtant elle ne les désirait point distingués comme ceux des romans. D'où venait donc qu'ils la choquaient par mille choses menues, invisibles, par mille grossièretés insaisissables, par leur nature même de rustres, par ce qu'ils disaient, par leurs gestes et leur gaieté ? / Elle se rappelait sa mère à elle, dont elle ne parlait jamais à personne, une institutrice séduite, élevée à Saint-Denis et morte de misère et de chagrin quand Madeleine avait douze ans. Un inconnu avait fait élever la petite fille. Son père, sans doute ? Qui était-il ? Elle ne le sut point au juste, bien qu'elle eût de vagues soupçons (page 360). » Et je tiens à signaler, encore une fois, l'utilisation du discours indirect libre. En tout cas, c'est une nouvelle façon que prend Maupassant pour toucher du doigt l'angoisse de l'existence (le mot est même employé), mais cette fois en montrant les origines, les origines disparues, et donc une autre figure non-être qui entoure la vie.

Je ne peux pas manquer de noter que George est tout à fait amoureux, amoureux d'une façon pour ainsi dire normale, voire comme un adolescent. Il n'a jamais eu une affection semblable pour une autre femme, et il n'en aura plus du moins durant le temps du roman. Il y a plusieurs passages du chapitre qui le montrent, mais je m'arrête sur celui-ci. « Elle avait passé son peignoir, un

grand peignoir de flanelle blanche, que Duroy reconnut aussitôt. Cette vue lui fut désagréable. Pourquoi ? Sa femme possédait, il le savait bien, une douzaine entière de ces vêtements de matinée. Elle ne pouvait pourtant point détruire son trousseau pour en acheter un neuf ? N'importe, il eût voulu que son linge de chambre, son linge de nuit, son linge d'amour ne fût plus le même qu'avec l'autre. Il lui semblait que l'étoffe moelleuse et tiède devait avoir gardé quelque chose du contact de Forestier (page 355). » Je devine que Maupassant, qui l'appelle encore Duroy (sauf à la toute fin du chapitre quand il rentre à Paris), lui prépare de sérieux déboires. En tout cas, à la fin du chapitre, on a tout ce qu'il faut pour le craindre. Et les trois « finissez donc » et le « peut-être » de Madeleine au milieu du chapitre, le disent déjà.

Les trios : « [1] Il avait saisi la tête de sa main droite glissée derrière elle, et [2] il la tournait vers lui. Puis [3] il se jeta sur sa bouche comme un épervier sur une proie. / Elle [1] se débattait, [2] le repoussait, [3] tâchait de se dégager. Elle y parvint enfin, et répéta : / « Mais finissez donc. » / Il ne l'écoutait plus, [1] l'étreignant, [2] la baisant d'une lèvre avide et frémissante, [3] essayant de la renverser sur les coussins du wagon (page 351). »

Chapitre II

À partir de ce chapitre, le thème du politique devient plus important, ou plutôt passe à l'avant-scène ; c'est comme si en disant adieu à ses parents et à la Normandie, Georges devenu Du Roy entre pour de bon dans la vérité de la lutte parisienne ; il a été transformé par son mariage avec Madeleine ; il se prépare à la trahir pour devenir son pygmalion, ou plutôt sa doctoresse Frankenstein. Comme avec le monde du journalisme, Maupassant est dur avec ce monde (je serais tenté

d'écrire *demi-monde*), cela va presque de soi. Entre autres méchancetés qu'il écrit (mais je crois qu'il dit d'abord, mais pas seulement, l'opinion de Georges lors d'une écriture dans le bien connu discours indirect libre), il y a cette description d'un petit député qui deviendra ministre: «C'était un de ces hommes politiques à plusieurs faces, sans conviction, sans grands moyens, sans audace et sans connaissances sérieuses, avocat de province, joli homme de chef-lieu, gardant un équilibre de finaud entre tous les partis extrêmes, sorte de jésuite républicain et de champignon libéral de nature douteuse, comme il en pousse par centaines sur le fumier populaire du suffrage universel. / Son machiavélisme de village le faisait passer pour fort parmi ses collègues, parmi tous les déclassés et les avortés dont on fait des députés. Il était assez soigné, assez correct, assez familier, assez aimable pour réussir. Il avait des succès dans le monde, dans la société mêlée, trouble et peu fine des hauts fonctionnaires du moment (page 367).» Que cette description vise le député Laroche-Mathieu ne fait qu'ajouter à la méchanceté, et à la densité dramatique, des observations que fait Georges, ou de Maupassant. Car ici il est proprement impossible de savoir s'il faut distinguer l'un de l'autre, ou fusionner leur point de vue.

Ce chapitre est aussi l'occasion de montrer à la fois, et encore une fois, le pouvoir intellectuel et personnel de Madeleine, mais aussi le fait que les deux époux sont amoureux et qu'ils sont tout à fait admirateurs l'un de l'autre et qu'ils font les concessions nécessaires à une vraie vie de couple. «Il l'écoutait avec attention, tout en griffonnant des notes, et quand il eut fini il souleva des objections, reprit la question, l'agrandit, développa à son tour non plus un plan d'article, mais un plan de campagne contre le ministère actuel. Cette attaque serait le début. Sa femme avait cessé de fumer, tant

son intérêt s'éveillait, tant elle voyait large et loin en suivant la pensée de Georges. / Elle murmurait de temps en temps : / "Oui... oui... C'est très bon... C'est excellent... C'est très fort..." / Et quand il eut achevé, à son tour, de parler : / "Maintenant écrivons", dit-elle. / Mais il avait toujours le début difficile et il cherchait ses mots avec peine. Alors elle vint doucement se pencher sur son épaule et elle se mit à lui souffler ses phrases tout bas, dans l'oreille. / De temps en temps elle hésitait et demandait : / "Est-ce bien ça que tu veux dire ?" / Il répondait : / "Oui, parfaitement." / Elle avait des traits piquants, des traits venimeux de femme pour blesser le chef du conseil ; et elle mêlait des railleries sur son visage à celles sur sa politique, d'une façon drôle qui faisait rire et saisissait en même temps par la justesse de l'observation. / Du Roy, parfois, ajoutait quelques lignes qui rendaient plus profonde et plus puissante la portée d'une attaque. Il savait en outre l'art des sous-entendus perfides, qu'il avait appris en aiguisant des échos ; et quand un fait donné pour certain par Madeleine lui paraissait douteux ou compromettant, il excellait à le faire deviner et à l'imposer à l'esprit avec plus de force que s'il l'eût affirmé. / Quand leur article fut terminé, Georges le relut tout haut, en le déclamant. Ils le jugèrent admirable d'un commun accord et ils se souriaient, enchantés et surpris, comme s'ils venaient de se révéler l'un à l'autre. Ils se regardaient au fond des yeux, émus d'admiration et d'attendrissement ; et ils s'embrassèrent avec élan, avec une ardeur d'amour communiquée de leurs esprits à leurs corps (page 365). » Je signale entre autres faits littéraires l'emploi de l'adjectif *leur* : le texte est bel et bien celui du couple et introduit à une quelque chose qui dépasse la copulation. Or tout de suite, et même avant, Maupassant met en place ce qu'il faudra pour que les choses se pourrissent : l'excellence de cette femme est la raison même des gestes terribles de Georges encore à venir. Cela commence par

une irritation qui lui vient de ce qu'on le considère comme une seconde version de Charles (j'en ai déjà parlé dès le début), et donc qu'on le voit, et le fait savoir qu'on le voit, comme il voyait Charles, soit comme une sorte de création de Madeleine. Maupassant multiplie les exemples de cette irritation et montre leur gradation. Mais il fait sentir que tout cela est d'abord et avant tout une production de l'imagination de Georges, ou plutôt de sa sensibilité à fleur de peau. Puis encore, cela sourd de nulle part et prend de plus en plus de force presque malgré celui qui en reçoit les énergies. (Quand on fait attention, Maupassant présente plusieurs des décisions de Georges [la séduction de Virginie Walter puis de sa fille, par exemple les pages 369, 373 et 378,] comme quelque chose qui est décidé avant même que la décision se prenne.) Au fond, il n'est jamais tout à fait sûr de lui, et surtout quand il est avec cette femme magnifique et qu'il sait magnifique. En tout cas, quand je pense à Madeleine par rapport à Georges, je pense qu'on pourrait sous-titrer ce roman *L'Éducation sentimentale*, et d'abord *L'Éducation d'un homme par une femme*.

Puis vient la soirée dans le Bois de Boulogne. Cela commence avec une sorte de sensualité amoureuse bien décrite, où les individus créent une atmosphère qui s'ajoute et qui répond à celle de la ville en été, une atmosphère qui est produite par les pulsions biologiques des individus qui s'y promène et qui par rétroaction accentue leur sensualité. « Georges murmura : " Oh ! ma petite Made", en la serrant contre lui. / Elle lui dit : / "Te rappelles-tu la forêt de chez toi, comme c'était sinistre. Il me semblait qu'elle était pleine de bêtes affreuses et qu'elle n'avait pas de bout. Tandis qu'ici, c'est charmant. On sent des caresses dans le vent, et je sais bien que Sèvres est de l'autre côté du Bois." / Il répondit : / " Oh ! dans la forêt de chez moi, il n'y avait pas autre chose que des cerfs, des renards, des

chevreuils et des sangliers, et, par-ci, par-là, une maison de forestier.” / Ce mot, ce nom du mort sorti de sa bouche, le surprit comme si quelqu’un le lui eût crié du fond d’un fourré, et il se tut brusquement, ressaisi par ce malaise étrange et persistant, par cette irritation jalouse, rongeuse, invincible qui lui gâtait la vie depuis quelque temps. / Au bout d’une minute, il demanda : / “Es-tu venue quelquefois ici comme ça, le soir, avec Charles ?” / Elle répondit : / “Mais oui, souvent.” Et, tout à coup, il eut envie de retourner chez eux, une envie nerveuse qui lui serrait le cœur. Mais l’image de Forestier était rentrée en son esprit, le possédait, l’étreignait. Il ne pouvait plus penser qu’à lui, parler que de lui (page 372). » Mais dans cette soupe érotique si bien décrite, George dit un mot et... il bascule pour retrouver une attitude qu’il avait un peu abandonné sous le charme de la femme : il est de nouveau cet être incertain de lui, qui ne cherche que le pouvoir et l’argent ; on sent bien que de nouveau quelque chose comme de la colère et du ressentiment et de la jalousie est en train de naître, et surtout de prendre le contrôle en lui ; cet homme accro au plaisir et surtout au plaisir de l’amour physique, oublie tout cela et se perd dans un plaisir anticipé qui est fait aux trois quarts d’une pulsion irritée sans fondement biologique. Certes, il n’avait cessé de poursuivre ces deux buts (jouir et se venger), mais quelque chose s’était tempéré grâce à la personne de Madeleine et à l’amour qu’elle suscitait chez lui. Et comme signe de la profondeur de ce renversement et de ce retour en arrière, Georges cesse brusquement d’aimer Madeleine. (C’est une des scènes *gestaltiques* dont Maupassant a le secret.) Puisqu’elle peut avoir trompé Charles (ce qu’il demandait à Madeleine de lui avouer, mais qu’elle ne fait jamais), il a le droit de la tromper. Il est devenu Othello séduit par Iago, lui-même jouant les deux rôles. Mais Madeleine n’est pas Desdémone : je devine que dès ce moment, elle est prête à l’abandonner

comme en retour. Sans doute, la vraie rupture se fait un peu plus tard, mais tout est déjà en place ; tout est décidé, même si, peut-être, en tout cas la Made de Geo semble lui accorder une dernière chance. Et si comme le suggère Maupassant, Georges a déjà décidé de séduire Virginie Walter, Madeleine est déjà prête à se trouver un autre Forestier, un autre Du Roy : il s'appellera Laroche-Mathieu.

Aussi, je crois que ce chapitre est une sorte de point de bascule dans le roman. C'est comme si la possibilité de sortir de sa médiocrité morale est enlevée à Georges, ou comme si ce trait inscrit dans son ADN psychologique se réaffirme et cette fois pour de bon : il ne devient pas tout à fait immonde, mais il s'y prépare ; il ne lui manque qu'un peu de pratique pour que le trait devienne son trait dominant fixe. Certes, c'est lui qui agit, mais Maupassant présente cela comme une sorte de folie venue de nulle part, inexplicable, mais inévitable. Si j'ai bien raison, ce chapitre est une sorte de figure morale des nouvelles fantastiques de Maupassant où le réel bascule et le vide de l'existence se révèle et le monde psychique de quelqu'un se transforme pour de bon (et pour le mal). Par contre, comme il s'agit de George, cela ne se vit pas dans l'angoisse, mais dans un désir de vengeance ; cela ne produit pas une sorte d'arrêt et de réflexion sur soi et sur la vie, mais dans l'hyperactivité et l'agressivité. On a été un hussard, ou on ne l'a pas été. (Je note qu'il est le personnage qui jure [des jurons adoucis quand même] le plus.)

Les trios : « Elle rentrait souvent en retard aux heures des repas, [1] essoufflée, [2] rouge, [3] frémillante, et, avant même d'avoir ôté son voile, elle disait : « [1] J'en ai du nanan, aujourd'hui. [2] Figure-toi que le ministre de la justice vient de nommer deux magistrats qui ont fait partie des commissions mixtes. [3] Nous allons lui

flanquer un abatage dont il se souviendra.” / Et [1] on flanquait un abatage au ministre, et [2] on lui en reflanquait un autre le lendemain et [3] un troisième le jour suivant (page 367). »

Chapitre III

Tout de suite, George s'exécute, ou du moins met en mouvement sa campagne (il est bien un ancien soldat, je le répète) ou sa partie de chasse : il est de nouveau un chasseur de femmes, un forestier peut-être. Il renoue avec Clotilde de Marelle ; il initie une sorte de relation avec madame Walter ; il entretient des projets vague au sujet de Suzanne Walter. (Maupassant place quand même un mot, le dernier, au sujet de Laurine de Marelle : on devine que la raideur de la jeune fille envers celui qu'elle a baptisé Bel-Ami est la réaction d'une amoureuse blessée par l'homme qu'elle aime peut-être même sans le savoir. Il ne manque que Rachel pour qu'on ait dans les mêmes pages toutes les femmes de Bel-Ami, et tous les barreaux de son échelle sociale.) Mais il me semble surtout qu'on voit que Madeleine semble mener le jeu : les trois femmes apparaissent chez Georges parce qu'elle les y a invitées ; elle envoie presque son époux à la chasse auprès de la Patronne ; elle laisse entendre qu'elle n'aurait pas d'objection à ce que les anciens amants reprennent ; mais elle ne pense pas, semble-t-il, que les pulsions de son mari pourraient viser la jeune fille. Et pendant ce temps, elle sera à la chambre des députés, et donc auprès du ministre Laroche-Mathieu. En somme, il semble qu'elle a deviné le basculement de Georges et qu'elle s'en accommode tout de suite, voire qu'elle se prépare une stratégie de sortie. Si c'est le cas, est-ce parce qu'elle veut se venger ou parce qu'elle veut s'adapter à la nouvelle situation ? La réponse à cette question si elle est possible conduit à

deux jugements bien différents sur le personnage. Pour ma part, je crois qu'elle est plutôt froide en fin de compte, ou qu'elle a retrouvé une froideur qu'elle avait sans doute perdu dans les bras de son Geo.

La description de l'après-midi d'assaut d'escrime est un morceau d'anthologie. J'aime l'ironie qui se subodore à chaque page, soit de l'invitation à la description des gestes de pantomimes des athlètes et jusqu'à la conclusion sur le bilan fiscale de l'opération. J'aime tout autant la description physique (odeurs, sons, formes et couleurs qui se superposent et se bousculent et font tourner la tête du lecteur comme c'était sans doute le cas pour les acteurs/spectateurs). En tout cas, à partir de ce qui est décrit de cet événement à Paris en 1880 quelque chose, on devine et dé-couvre tout de suite des phénomènes contemporains comme la passion factice pour les Jeux olympiques et la frivolité des spectacles bénéfiques et la magouille financière qu'ils impliquent. Et toujours Maupassant fait sentir que tout cela est un jeu complexe où chacun se mire dans le regard de l'autre et chacun est admiré (et méprisé) à partir de riens et pour rien, parce qu'il y a de nombreux enjeux autres que ce qui se passe dans les faits visibles, audibles et odorants, et surtout peut-être parce que ces gens sont sans profondeur devant la performance d'athlètes qui miment les choses sérieuses de la vie et sans critère dans leur évaluation de ce qu'ils voient. Mais cela est vrai d'abord et avant tout de Georges, qui est encore une fois dessiné par les scènes qu'il joue. Et tout cela comme introduction à son donjuanisme repris.

La scène avec madame Walter dans le fiacre est grotesque et presque impensable d'audace. En tout cas, il y a chez Bel-Ami quelque chose de presque suicidaire, ou d'agressif: il veut se venger, ou il veut se détruire. Peut-être veut-il les deux choses à la fois. Enfin, c'est

l'impression qui se dégage de cette fin de chapitre. D'autant plus que quand il se trouve dans une autre fiacre avec Clotilde (et cette fois alors que Madeleine le sait et l'a pour ainsi dire permis), il pense toujours à madame Walter. Il devient une sorte de bouffon, une caricature de Don Juan, du Don Juan de Molière. (Et que dire Clotilde qui est allée chez les Forestier habillée comme une Espagnole.) Je ne peux m'empêcher de sentir que le comique des faux assauts du spectacle est un image de ce qui se passe ensuite dans le fiacre.

Il y a quand même dans la description ironique de ce spectacle un moment de grâce où tous voient ce qui est si difficile à voir, où des artistes sont capables de faire voir ce qui est beau et vrai dans leur art. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il y a là une lucarne par laquelle passe un peu de lumière, et surtout qu'il y a là la seule justification qui resterait à l'art de Maupassant. En somme, il déclarerait, avec sa discrétion ordinaire qui fait de sa déclaration une litote, que l'art peut quand même dire quelque chose et même peut révéler le fond des choses, et que ses romans et même le roman qu'on lit au moment même dévoile quelque chose, quelque chose d'assez sombre, voire de tout à fait noir, mais quelque chose quand même, et que ce quelque chose est ainsi accessible pendant un moment à tout le monde... Et puis que cela se perd dans le noir qu'est la lumière et le bruit et les odeurs fortes de la vie ordinaire. On voit bien que je n'ai pas l'art de la litote de Maupassant.

Les trios : « Il attendit cependant son entrée avec un peu d'inquiétude. Elle parut, [1] très calme, [2] un peu froide, [3] un peu hautaine. Il se fit [1] très humble, [2] très discret et [3] soumis. / [1] Mmes Laroche-Mathieu et Rissolin accompagnaient leurs maris. [2] La vicomtesse de Percemur parla du grand monde. [3] Mme de Marelle était ravissante dans une toilette [1] d'une fantaisie

singulière, [2] jaune et noire, [3] un costume espagnol qui moulait bien [1] sa jolie taille, [2] sa poitrine et [3] ses bras potelés, et rendait énergique sa petite tête d'oiseau (page 391). »

Chapitre IV

La scène entre madame Walter et Georges Du Roy, celle qui se passe dans l'église est d'une impiété sans nom. (Mais elle sera suivie de plusieurs autres de la même eau qui arrivent à la fin du roman.) Et d'abord, c'est sans aucun doute une reprise de la scène d'Emma et de Léon dans la cathédrale de Rouen : Maupassant est capable d'au moins une piété, pour son maître Flaubert. Mais c'est une reprise plus terrible, plus dure, qui finit avec un viol. Il y a d'abord les remarques de Georges sur l'impitoyable nature, suivi de son jeu impitoyable avec le cœur de cette pauvre femme et son mépris sans limite pour le clergé. (Flaubert ne va jamais aussi loin que lui ; et Maupassant se dépasse lui-même en présentant une colère plus froide que celle de Rosalie). Mais, et là je suis encore plus admiratif, Maupassant réussit en plus d'entrer dans le cœur de madame Walter et de décrire son désarroi, mais avec un je ne sais quoi qui désacralise tout ce qu'elle dit et tente de faire ; sans aucun doute, il montre de la sympathique dans sa description de sa souffrance, mais il lui enlève toute dimension religieuse au moment même où elle se jette dans la religion comme dernier recours. Et tout cela dans un église avec à la fin la rencontre, providentielle (ha ha ha !), d'un prêtre. Et voici le clou à mon sens : « Elle le tenait par sa robe noire pour qu'il ne pût s'échapper ; et lui, inquiet, regardait de tous les côtés, si quelque œil malveillant ou dévot ne voyait point cette femme tombée à ses pieds. / Comprenant, enfin, qu'il ne lui échapperait pas : "Relevez-vous, dit-il, j'ai justement sur moi la clef du

confessionnal.” / Et fouillant dans sa poche, il en tira un anneau garni de clefs, puis il en choisit une, et il se dirigea, d'un pas rapide, vers les petites cabanes de bois, sorte de boîtes aux ordures de l'âme, où les croyants vident leurs péchés. / Il entra par la porte du milieu qu'il referma sur lui, et madame Walter, s'étant jetée dans l'étroite case d'à côté, balbutia avec ferveur, avec un élan passionné d'espérance : “ Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché (page 399).” » Virginie est devenue une sorte de Madeleine repentante au pied d'un Jésus qui ne peut pas la sauver. Comme je l'ai suggéré, cette scène sera reprise à la fin lorsqu'elle s'évanouira au pied du Christ marchant sur les eaux qui ressemble à Georges. En tout cas, impitoyable envers la conversion et la confession de la virginale et bien catholique épouse de Walter, le chapitre finit avec la conquête à la hussarde de madame Walter. Le cynisme de Georges est total ; à la limite, son mépris méprisable, du moins à mon avis, mais il est décidé et conscient et fondé dans sa jalousie envers Charles, et peut-être plus profondément dans sa haine de la force de Madeleine. Dans le cœur de Georges, Virginie est un instrument de sa vengeance contre l'amour qu'il a ressenti pour madame Forestier Du Roy.

Je note que c'est dans ce chapitre que le nom de Georges Du Roy devient non pas celui que voulait Madeleine, mais celui que Laurine lui a choisi. En tout cas, cela établit pour ainsi dire que c'est la beauté de Georges, disons comme Maupassant ses moustaches, qui est la source du pouvoir du héros. Quand on y pense, cela donne un ton de dérision à tout le texte.

Les trios : « [1] La place de la Trinité était presque déserte, sous un éclatant soleil de juillet. [2] Une chaleur pesante écrasait Paris, comme si l'air [1] de là-haut, [2] alourdi, [3] brûlé, était retombé sur la ville, de l'air [1] épais et [2] cuisant [3] qui faisait mal dans la poitrine. / [3] Les

chutes d'eau, devant l'église, tombaient mollement. Elles semblaient [1] fatiguées de couler, [2] lasses et [3] molles aussi, et le liquide du bassin où flottaient des feuilles et des bouts de papier avait l'air un peu [1] verdâtre, [2] épais et [3] glauque (page 393). »

Chapitre V

Les remarques sur la grande politique, sur la politique nord-africaine de la France, sont dures, mais c'est d'autant plus ainsi du fait que cela suit sa conquête de madame Walter. Je serais tenté de dire que la vanité du personnage de Bel-Ami affecte, ou amplifie, les remarques politiques : George Duroy, ou George Du Roy, est un frimeur, mais il est tout à fait dans son élément parce que la politique, la grande politique, la politique des grands intérêts économiques, est le lieu de la frime, des menteries, des intentions basses maquillées par des mots et des gestes et des sentiments respectables, qui *fanno bella figura*. Bel-Ami... Voilà donc un autre sens à deviner dans le titre.

Il me semble qu'une partie de l'ironie de Maupassant est le regard dur que Bel-Ami porte sur le ministre Laroche-Mathieu. Il voit clair sans doute, mais il ne voit pas qu'il a devant lui une image miroir, un miroir, une autre, qui lui renvoie son image. Georges est peu de chose, mais il a juste assez de clairvoyance pour voir la nullité des autres et de celui qui est en train de le remplacer ; et même sa clairvoyance semble être le produit de sa vanité et son ambition, et il ne voit pas qu'il est le *produit* de son épouse, comme tous le savent. Le cynisme de Georges est rendu plus visible par la dureté du regard de l'auteur de son héros si peu héros. Bel-Ami juge un bellâtre qui lui ressemble, et Maupassant juge de lui du fait même. « Puis on causa de la session qui s'ouvrait.

Laroche-Mathieu se mit à pérorer, préparant l'effet des phrases qu'il allait répandre sur ses collègues quelques heures plus tard. Il agitait sa main droite, levant en l'air tantôt sa fourchette, tantôt son couteau, tantôt une bouchée de pain, et sans regarder personne, s'adressant à l'Assemblée invisible, il expectorait son éloquence liquoreuse de beau garçon bien coiffé. Une très petite moustache roulée redressait sur sa lèvre deux pointes pareilles à des queues de scorpion, et ses cheveux huilés de brillantine, séparés au milieu du front, arrondissaient sur ses tempes deux bandeaux de bellâtre provincial. Il était un peu trop gras, un peu bouffi, bien que jeune ; le ventre tendait son gilet. / Le secrétaire particulier mangeait et buvait tranquillement, accoutumé sans doute à ses douches de faconde ; mais Du Roy, que la jalousie du succès obtenu mordait au cœur, songeait : "Va donc, ganache ! Quels crétins que ces hommes politiques !" / Et, comparant sa valeur à lui, à l'importance bavarde de ce ministre, il se disait : "Cristi, si j'avais seulement cent mille francs nets pour me présenter à la députation dans mon beau pays de Rouen, pour rouler dans la pâte de leur grosse malice mes braves Normands finauds et lourdauds, quel homme d'État je ferais, à côté de ces polissons imprévoyants (page 408)." » Or à la toute fin de ce passage, Maupassant fait entendre l'ambition politique de Georges presque pour la première fois. Cette ambition, il va presque de soi, ne naît pas d'un projet politique. Mais en plus, il naît de la colère, de l'envie, et peut-être de la jalousie de Georges. Maupassant fait entendre ce que pense Georges, mais fait voir aussi, me semble-t-il, qu'il ne voit pas que ce qu'il dit au sujet de Laroche-Mathieu en tant qu'homme politique vaut tout à fait pour lui aussi en tant qu'homme politique (c'est quand même un beau jeune homme aux moustaches magnifiques, un autre). Par un jeu littéraire magnifique, le cynisme au

sujet du politique alourdit la critique du personnage et le critique du personnage leste la critique du politique.

La section sur l'amour de madame Walter est terrible. Maupassant se dépasse dans la précision, la finesse et la dureté des comparaisons. « Elle se montrait tout autre qu'il ne l'avait rêvée, essayant de le séduire avec des grâces puériles, des enfantillages d'amour ridicules à son âge. Étant demeurée jusque-là strictement honnête, vierge de cœur, fermée à tout sentiment, ignorante de toute sensualité, ça avait été tout d'un coup chez cette femme sage dont la quarantaine tranquille semblait un automne pâle après un été froid, ça avait été une sorte de printemps fané, plein de petites fleurs mal sorties et de bourgeons avortés, une étrange éclosion d'amour de fillette, d'amour tardif, ardent et naïf, fait d'élans imprévus, de petits cris de seize ans, de cajoleries embarrassantes, de grâces vieillies sans avoir été jeunes. Elle écrivait dix lettres en un jour, des lettres ni aisément folles, d'un style bizarre, poétique et risible, orné comme celui des Indiens, plein de noms de bêtes et d'oiseaux. / Dès qu'ils étaient seuls elle l'embrassait avec des gentillesse lourdes de grosse gamine, des moues de lèvres un peu grotesques, des sauterelles qui secouaient sa poitrine trop pesante sous l'étoffe du corsage (pages 409 et 410). » Le contraste entre son cœur de jeune fille svelte et son corps de femme mûre un peu flasque, ce contraste est cruel. Et comme souvent, Maupassant amplifie l'effet de son récit par un effet miroir, soit la description de l'adultère, le vrai, avec madame de Marelle. Et pour comble, il prend la peine de montrer la supériorité de Madeleine Forestier, l'épouse légitime.

Et tout cela aboutit à un nouveau degré dans la montée de Bel-Ami : du journalisme, à la politique, il passe à la finance, mais à la grande finance et non la gestion de son salaire. Encore une fois, il ne connaît à peu près

rien, mais on lui apprend tout, et une femme fait son éducation. On dirait une sorte d'inversion de *L'Éducation sentimentale* de Flaubert, voire d'un *Lys dans la vallée* de Balzac. Georges Duroy est un Frédéric Moreau qui réussit plutôt que de rater tout : il baise à peu près tout ce qui bouge et en particulier une femme plus âgée, il connaît le succès, il devient riche et puissant et admiré. Mais par rétroaction, tout cela indique quelque chose d'important au sujet de Virginie. Elle n'est pas aussi innocente qu'elle le dit en matière financière et politique. La dame patronnesse sait que son mari figrole des affaires croches ; et elle sait comment faire elle aussi ; et elle sait comment faire pour que son amant en profite ; elle lui impose pour ainsi dire l'art de voler et de tricher sur le plan financier ; et, on le devine, elle fait cela pour lui acheter de l'affection. Corrompue par Bel-Ami, elle le corrompt en retour, même si c'est une corruption à laquelle il est tout à fait disposé. Amène, il se laisser amener, et Virginie peut le déflorer.

Les trios : « Il avait ajouté : “ La terre d’Afrique est en effet [1] une cheminée pour la France, messieurs, [2] une cheminée qui brûle notre meilleur bois, [3] une cheminée à grand tirage qu’on allume avec le papier de la Banque. / “ [1] Vous vous êtes offert la fantaisie artiste d’orne l’angle de gauche d’un bibelot tunisien qui vous coûte cher, [2] vous verrez que M. Marrot va vouloir imiter son prédécesseur et [3] orner l’angle de droite avec un bibelot marocain (page 405). ” »

Chapitre VI

Ce chapitre reprend des thèmes, voire des situations d'une nouvelle de Maupassant qui porte le titre *Le Legs*. (Le récit a été écrit en 1884, donc un an avant *Bel-Ami*.) D'ailleurs, il me semble que ce roman est pour ainsi dire

fait de plusieurs scènes que Maupassant a exploitées dans ses contes. Je serais tenté de dire que comme Georges Du Roy, il sait exploiter, c'est-à-dire utiliser, des pages rafistolées. Voici une partie de ce qu'il produit pour son roman. « Il commença à parler avec abondance : / “Oui, c'est clair comme le jour avec cet arrangement de la séparation par moitié. Nous héritons d'un ami qui n'a pas voulu établir de différence entre nous, qui n'a pas voulu faire de distinction, qui n'a pas voulu avoir l'air de dire : ‘Je préfère l'un ou l'autre après ma mort comme je l'ai préféré pendant ma vie.’ Il aimait mieux la femme, bien entendu, mais en laissant sa fortune à l'un comme à l'autre il a voulu exprimer nettement que sa préférence était toute platonique. Et sois certaine que, s'il y avait songé, c'est ce qu'il aurait fait. Il n'a pas réfléchi, il n'a pas prévu les conséquences. Comme tu le disais fort bien tout à l'heure, c'est à toi qu'il offrait des fleurs chaque semaine, c'est à toi qu'il a voulu laisser son dernier souvenir sans se rendre compte...” / Elle l'arrêta avec une nuance d'irritation : / “C'est entendu. J'ai compris. Tu n'as pas besoin de tant d'explications. Va tout de suite chez le notaire.” / Il balbutia, rougissant : / “Tu as raison, j'y vais.” / Il prit son chapeau, puis, au moment de sortir : / “Je vais tâcher d'arranger la difficulté du neveu pour cinquante mille francs, n'est-ce pas ?” / Elle répondit avec hauteur : / “Non. Donne-lui les cent mille francs qu'il demande. Et prends-les sur ma part, si tu veux.” / Il murmura, honteux soudain : / “Ah ! mais non, nous partagerons. En laissant cinquante mille francs chacun il nous reste encore un million net.” / Puis il ajouta : “À tout à l'heure, ma petite Made.” / Et il alla expliquer au notaire la combinaison qu'il prétendit imaginée par sa femme (page 430). » On croirait voir Julien de Lamare partir pour négocier à la baisse les affaires du mariage de Rosalie. C'est presque trop parfait, et la comparaison est instructive. Mais je tiens à ajouter deux choses, et faire

deux autres comparaisons. Dans la nouvelle, la femme pleure seule alors que Madeleine garde le silence ; mais surtout dans le roman, Madeleine se réconcilie avec la décision de Georges quand il lui achète un bijou dont il négocie habilement le prix. De plus, ce dialogue de Georges avec lui-même grâce auquel il se conduit par la main vers la conclusion qu'il désire par des raisonnements retors, ce dialogue me rappelle une autre scène, terrible, de Jane Austen au début de *Sense and Sensibility*, où une femme produit un discours semblable, mais inversé : par des remarques honteuses, ou qui devraient lui paraître ainsi, elle conduit son mari à ne pas respecter un legs.

Ce chapitre est crucial parce que c'est ici que Madeleine découvre et surtout s'avoue à elle-même la vanité (dans les deux sens du mot) de Georges. Il me semble donc que toute forte et indépendante et délurée qu'ait été Madeleine Forestier Du Roy, elle a eu des faiblesses de femme : elle a cru à l'amour, et elle a imaginé que l'objet de son amour était plus digne qu'il n'était de fait. Il faut donc croire que quand les deux connaissent des moments amoureux sincères, c'est plutôt elle qui en est la cause. De plus, on se demande comment expliquer cet aveuglement chez elle. Il me semble que la raison se trouve encore et toujours dans le titre du roman : Georges est beau, il est charmant, il a une sorte de charisme sexuel à peu près irrésistible... Il a de belles moustaches, dirait peut-être Maupassant, et refuserait d'ajouter plus, et surtout refuserait d'accorder à son personnage des talents véritables.

La dernière scène, une autre scène de miroir, est merveilleuse et terrible. « Le dîner fut gai et la soirée charmante. / Georges et Madeleine rentrèrent fort tard. Le gaz était éteint. Pour éclairer les marches, le journaliste enflammait de temps en temps une

allumette-bougie. / En arrivant sur le palier du premier étage, la flamme subite éclatant sous le frottement, fit surgir dans la glace leurs deux figures illuminées au milieu des ténèbres de l'escalier. / Ils avaient l'air de fantômes apparus et prêts à s'évanouir dans la nuit. / Du Roy leva la main pour bien éclairer leurs images, et il dit, avec un rire de triomphe : / “Voilà des millionnaires qui passent (page 432).” » Avec son habileté ordinaire, mais toujours surprenante, en parlant de fantômes qui apparaissent pour disparaître, Maupassant annonce à son lecteur que l'amour est mort, mort et enterré, mort et oublié. Pour ma part, je devine que Madeleine voit tout autre chose dans le miroir que ce que voit Georges : elle voit, elle, les fantômes plutôt que les millionnaires ; elle ne triomphe pas et rit encore moins parce que la soirée n'a pas été gaie et charmante, malgré les apparences, qu'elle a sans doute entretenues mieux que quiconque ; cet homme vaniteux et petit, un journaliste, comme dit Maupassant, qu'elle voit sans aucun doute pour ce qu'il est dans le miroir, n'est plus son Geo, et certes pas Bel-Ami. (N'y a-t-il une méchanceté particulière de la part de Maupassant en choisissant ce mot journaliste que Georges déteste, lui préférant *publiciste* ?)

Les trios : « Il réfléchit, puis murmura : / “Oui, c'est probable, car, enfin, c'était notre meilleur ami, à tous les deux. [1] Il dînait deux fois par semaine à la maison, [2] il venait à tout moment. [3] Il était chez lui chez nous, tout à fait chez lui. Il t'aimait comme un père, et il n'avait pas de famille, [1] pas d'enfants, [2] pas de frères ni de sœurs, [3] rien qu'un neveu, un neveu éloigné. Oui, il doit y avoir un testament. Je ne tiendrais pas à grand'chose, un souvenir, pour prouver [1] qu'il a pensé à nous, [2] qu'il nous aimait, [3] qu'il reconnaissait l'affection que nous avons pour lui. Il nous devait bien une marque d'amitié (page 424).” »

Chapitre VII

Le début du chapitre qui porte sur la soirée offerte par les Walter est encore et toujours d'un cynisme terrible. On sent bien que Maupassant non seulement dit vrai, mais encore qu'il décrit à partir d'une expérience directe des choses et surtout du beau monde parisien : après le spectacle ridicule des duellistes, il y a le spectacle ridicule des parvenus que sont aussi les Walter ; après le spectacle monté par Rival, c'est le spectacle monté par monsieur Walter pour à peu près le même public. Mais tout cela sert aussi, sert surtout, à faire connaître la bassesse de Bel-Ami : sa jalousie, son envie, son injustice, sa violence, son inconscience sont presque caricaturales. Et encore, et toujours, les remarques sur l'argent. « Il souriait d'un sourire ironique et hautain, et il se mit à lui nommer les gens qui passaient, des gens très nobles, qui avaient vendu leurs titres rouillés à des filles de financiers comme elle, et qui vivaient maintenant près ou loin de leurs femmes, mais libres, impudents, connus et respectés. / Il conclut : “Je ne vous donne pas six mois pour vous laisser prendre à cet appât-là. Vous serez madame la Marquise, madame la Duchesse ou madame la Princesse, et vous me regarderez de très haut, mam'zelle.” / Elle s'indignait, lui tapait sur le bras avec son éventail, jurait qu'elle ne se marierait que selon son cœur. / Il ricanait : “Nous verrons bien, vous êtes trop riche.” / Elle lui dit : “Mais vous aussi, vous avez eu un héritage.” / Il fit un “Oh !” de pitié : “Parlons-en. À peine vingt mille livres de rentes. Ce n'est pas lourd par le temps présent. / — Mais votre femme a hérité également. / — Oui. Un million à nous deux. Quarante mille de revenu. Nous ne pouvons même pas avoir une voiture à nous avec ça (pages 437 et 438).” » Et tout cela est dit alors que son épouse et son

amante, la mère de Suzanne à qui il parle, se trouvent dans une pièce à côté, celles qu'il trahira sous peu, celles qu'il trahit déjà. Et déjà Georges utilise le phantasme romantique (et humain, il faut bien le dire) de se marier son cœur. Et voilà le problème fondamental de l'insistance rousseauiste sur la vérité épistémologique du cœur: ce principe est valide si et seulement les intermittences de la raison qui se trompe et trompe les humains peuvent être corrigées par un cœur qui ne connaît jamais d'intermittences, dont personne ne peut imiter les pulsions et qui peut déceler les faussetés quand elles apparaissent. Or depuis au moins *Les Liaisons dangereuses*, ce problème est devenu tout à fait clair. En un sens, la séduction de la présidente de Tourvel par le vicomte de Valmont sous la direction de la marquise de Merteuil mène à l'intrigue de Bel-Ami: Maupassant répond à Laclos en reconnaissant que ni la raison ni le cœur ne peuvent mener la vie de façon sûre et ne peuvent en droit mener la vie comme il faut: il y a au fond du fond les pulsions de vie humaines lesquelles sont irrationnelles et même acordiales (il faut un nouveau moment). Cet aveu doit être accompagné par l'athéisme idoine comme, à l'inverse, l'épistémologie émotive rousseauiste est accompagnée par la « Profession de foi du vicaire savoyard ». Peut-être depuis Flaubert et Maupassant, y a-t-il une profession d'incrédulité normande.

Est-il possible que cette peinture du Christ qui marche sur les eaux soit une sorte d'image miroir de la carrière de Bel-Ami? Cela est suggéré, mais de façon moqueuse à la fin du chapitre. En tout cas, il est sûr que l'apparition du poète, Norbert de Varenne, celui qui sait tant de choses, ajoute une vérité, une lumière, des mots justes à cette scène de chasse aux femmes par qui on arrive. « On le prit par le bras. C'était Norbert de Varenne. Le vieux poète promenait ses cheveux gras et

son habit fatigué d'un air indifférent et las. / "Voilà ce qu'on appelle s'amuser, dit-il. Tout à l'heure on dansera ; et puis on se couchera ; et les petites filles seront contentes. Prenez du champagne, il est excellent." / Il se fit emplir un verre et, saluant Du Roy qui en avait pris un autre : / "Je bois à la revanche de l'esprit sur les millions." / Puis il ajouta, d'une voix douce : / "Non pas qu'ils me gênent chez les autres ou que je leur en veuille. Mais je proteste par principe." / Georges ne l'écoutait plus. Il cherchait Suzanne qui venait de disparaître avec le marquis de Cazolles, et quittant brusquement Norbert de Varenne, il se mit à la poursuite de la jeune fille (pages 436 et 437). » Il va presque de soi que Bel-Ami n'entend pas les paroles qu'il a pourtant entendues de la bouche du poète. Pour ma part, j'entends là, dans les mots du poète, le meilleur de Maupassant. Mais est-il aussi serein que son personnage ? Est-il d'accord avec lui jusqu'au bout ? J'aimerais que ce fût le cas, mais je ne le crois pas. Au fond, quand il fait entendre la surdité de Georges Du Roy, c'est en tant que disciple de Schopenhauer, qui dit affirme que la distance intellectuelle et éthique est inefficace.

La scène entre Georges Du Roy et madame Walter est forte, encore une fois. Maupassant sait bien décrire la passion folle de cette dame. Du coup, il montre que Georges organise déjà la prochaine manche de son jeu, un autre de ces moments où il prend une décision à partir d'un mouvement mystérieux qui naît dans le tréfonds de ce qu'on pourrait appeler son âme, au lieu de son esprit, le fond vaseux de son être pour employer une expression de Maupassant. « Un projet vague, cependant, naissant dans son esprit. Il répondit : / "Ma chère, l'amour n'est pas éternel. On se prend et on se quitte. Mais quand ça dure comme entre nous ça devient un boulet horrible. Je n'en veux plus. Voilà la vérité. Cependant, si tu sais devenir raisonnable, me

recevoir et me traiter ainsi qu'un ami, je reviendrai comme autrefois. Te sens-tu capable de ça ?" / Elle posa ses deux bras nus sur l'habit noir de Georges et murmura : / "Je suis capable de tout pour te voir. / — Alors c'est convenu, dit-il, nous sommes amis, rien de plus." / Elle balbutia : / "C'est convenu." / Puis tendant ses lèvres vers lui : / "Encore un baiser... le dernier." / Il refusa doucement. / "Non. Il faut tenir nos conventions." / Elle se détourna en essuyant deux larmes, puis tirant de son corsage un paquet de papiers noués avec un ruban de soie rose, elle l'offrit à Du Roy : / "Tiens. C'est ta part de bénéfice dans l'affaire du Maroc. J'étais si contente d'avoir gagné cela pour toi. Tiens, prends-le donc..." / Il voulait refuser : / "Non, je ne recevrai point cet argent !" / Alors elle se révolta : / "Ah ! tu ne me feras pas ça, maintenant ! Il est à toi, rien qu'à toi. Si tu ne le prends point, je le jetterai dans un égout. Tu ne me feras pas cela, Georges ?" / Il reçut le petit paquet et le glissa dans sa poche. / "Il faut rentrer, dit-il, tu vas attraper une fluxion de poitrine." / Elle murmura : / "Tant mieux ! si je pouvais mourir." / Elle lui prit une main, la baisa avec passion, avec rage, avec désespoir, et elle se sauva vers l'hôtel. / Il revint doucement, en réfléchissant. Puis il rentra dans la serre, le front hautain, la lèvre souriante (pages 443 et 444). » Et je trouve significatif que le mot *ami* apparaît deux fois dans ce passage, et qu'il est appliqué à Georges qui n'est l'ami de personne. Et averti par la scène du legs, je ne crois pas un instant que Bel-Ami veut refuser l'argent qu'on lui tend. Et je trouve dérisoires le ruban rose qui entoure l'argent volé tiré du corsage généreux et respectable que reçoit le gigolo et l'espoir romantique de mourir d'amour qui anime et désâme Virginie.

Les trios : « "Tais-toi donc ! Mais pourquoi ne viens-tu plus même me voir ? Pourquoi refuses-tu de dîner, rien qu'un jour par semaine, avec moi ? C'est atroce ce que je

souffre ; je t'aime [1] à n'avoir plus une pensée qui ne soit pour toi, [2] à ne pouvoir rien regarder sans te voir devant mes yeux, [3] à ne plus oser prononcer un mot sans avoir peur de dire ton nom ! Tu ne comprends pas ça, toi ! Il me semble que je suis prise [1] dans des griffes, [2] nouée dans un sac, [3] je ne sais pas. Ton souvenir, toujours présent, [1] me serre la gorge, [2] me déchire quelque chose [1] là, [2] dans la poitrine, [3] sous le sein, [3] me casse les jambes à ne plus me laisser la force de marcher. Et je reste [1] comme une bête, [2] toute la journée, [3] sur une chaise, en pensant à toi. » / Il la regardait avec étonnement. Ce n'était plus la grosse gamine folâtre qu'il avait connue, mais une femme [1] éperdue, [2] désespérée, [3] capable de tout (page 442). »

Chapitre VIII

Et puis c'est l'inévitable scène de la séduction morale de Suzanne Walter. « Il prononça, comme si on lui eût arraché un secret du fond du cœur : / “ J'ai... j'ai... j'ai que je suis jaloux de lui. ” / Elle s'étonna modérément : “ Vous ? / — Oui, moi ! / — Tiens. Pourquoi ça ? / — Parce que je suis amoureux de vous, et vous le savez bien, méchante ! ” / Alors elle dit d'un ton sévère : / “ Vous êtes fou, Bel-Ami ! ” / Il reprit : / “ Je le sais bien que je suis fou. Est-ce que je devrais vous avouer cela, moi, un homme marié, à vous, une jeune fille ? Je suis plus que fou, je suis coupable, presque misérable. Je n'ai pas d'espoir possible, et je perds la raison à cette pensée. Et quand j'entends dire que vous allez vous marier, j'ai des accès de fureur à tuer quelqu'un. Il faut me pardonner ça, Suzanne ! ” / Il se tut. Tous les poissons à qui on ne jetait plus de pain demeuraient immobiles, rangés presque en ligne, pareils à des soldats anglais, et regardant les figures penchées de ces deux personnes qui ne s'occupaient plus d'eux. / La jeune fille murmura,

moitié tristement, moitié gaiement : / “ C’est dommage que vous soyez marié. Que voulez-vous ? On n’y peut rien. C’est fini ! ” / Il se retourna brusquement vers elle, et il lui dit, tout près, dans la figure : / “ Si j’étais libre, moi, m’épouseriez-vous ? ” / Elle répondit, avec un accent sincère : / “ Oui, Bel-Ami, je vous épouserais, car vous me plaisez beaucoup plus que tous les autres. ” / Il se leva, et balbutiant : / “ Merci..., merci..., je vous en supplie, ne dites “ oui ” à personne ! Attendez encore un peu. Je vous en supplie ! Me le promettez-vous ? ” / Elle murmura, un peu troublée et sans comprendre ce qu’il voulait : / “ Je vous le promets. ” Du Roy jeta dans l’eau le gros morceau de pain qu’il tenait encore aux mains, et il s’enfuit, comme s’il eût perdu la tête, sans dire adieu. / Tous les poissons se jetèrent avidement sur ce paquet de mie qui flottait n’ayant point été pétri par les doigts, et ils le dépecèrent de leurs bouches voraces. Ils l’entraînaient à l’autre bout du bassin, s’agitaient au-dessous, formant maintenant une grappe mouvante, une espèce de fleur animée et tournoyante, une fleur vivante, tombée à l’eau la tête en bas. / Suzanne, surprise, inquiète, se redressa, et s’en revint tout doucement. Le journaliste était parti (pages 450 et 451). » Tous les détails sont importants, du premier « comme si » qui indique qu’on se trouve devant une mise en scène, aux images des poissons voraces et ridicules, jusqu’au trouble de la jeune femme qui badinait au début. Car elle saisit que quelque chose de grave vient de se décider ; et Georges vient de la prendre au piège d’une sorte de décision amoureuse fatale. Elle est coupable, délicieusement coupable, mais elle devra montrer de l’audace à son tour et faire comme l’homme qui l’aime : elle devra couper avec sa famille pour répondre comme il faut au geste romantique qu’il a posé.

Je répète une évidence, mais il le faut : il y a chez Georges Du Roy un mélange de prudence et d’audace qui

est fascinant. Or l'audace en particulier est une partie de son charme. Et dans ce cas, il en fait montre pour mieux séduire Suzanne. Car quand elle apprendra ce qui est arrivé et le geste net de Bel-Ami, elle comprendra tout à fait ce qu'elle a deviné. Avec elle, Georges a placé un pion sur l'avant-dernière rangée de l'échiquier. En tout cas, ce mélange d'audace et de prudence est au cœur des deux scènes qui suivent. Car cette scène de la promesse amoureuse est suivie de la non moins inévitable et nécessaire scène de la reconnaissance officielle du flagrant délit par lequel Georges réussit à se séparer de Madeleine. Maupassant montre par mille détails que tout est organisé au quart de tour et que Georges préparait de longue main les circonstances pour que sa déclaration amoureuse ait de l'efficace. Il faut donc accorder à Madeleine une perspicacité très grande, mais un esprit moins retors et malhonnête que Georges, ce qui ne lui permet pas de prévoir cette nouvelle escroquerie. En tout cas, lors de la scène de la découverte de l'adultère sous les yeux d'un magistrat, elle montre plus de force que son amant : cela tient au moins en partie au fait qu'elle connaît son homme, qu'elle s'est déjà libérée de lui ainsi que de celui qui l'a remplacé et qu'elle peut décider de la prochaine étape de sa vie. Les détails de la constatation officielle du magistrat sont comiques et terribles. On dirait une pièce de Feydeau dont on aurait enlevé tout le comique et à laquelle on aurait ajouté une couche de l'infamie de Georges. « Le magistrat reprit : « Que faites-vous ici ? Je vous trouve hors de chez vous, presque dévêtue dans un appartement meublé. Qu'êtes-vous venue y faire ? » / Il attendit quelques instants. Puis, comme elle gardait toujours le silence : « Du moment que vous ne voulez pas l'avouer, madame, je vais être contraint de le constater. » / On voyait dans le lit la forme d'un corps caché sous le drap. / Le commissaire s'approcha et appela : « Monsieur ? » / L'homme couché ne remua pas. Il

paraissait tourner le dos, la tête enfoncée sous un oreiller. / L'officier toucha ce qui semblait être l'épaule, et répéta : "Monsieur, ne me forcez pas, je vous prie, à des actes" / Mais le corps voilé demeurait aussi immobile que s'il eût été mort. / Du Roy, qui s'était avancé vivement, saisit la couverture, la tira et, arrachant l'oreiller, découvrit la figure livide de M. Laroche-Mathieu. Il se pencha vers lui et, frémissant de l'envie de le saisir au cou pour l'étrangler, il lui dit, les dents serrées : "Ayez donc au moins le courage de votre infamie (pages 454 et 455)." » Le pire en un sens est qu'au moins en ce qui a trait à sa colère contre Laroche-Mathieu, Georges est sincère et que dans ce boulevard convenu il ne joue pas pendant au moins quelques répliques. En revanche, et j'y tiens, Madeleine a le courage de son infamie à elle, pour prendre l'expression de Bel-Ami : elle est calme, sûre d'elle-même et ,pour ainsi dire, debout par-delà la situation présente ; Forestier est mort, Du Roy veut sa peau, Laroche-Mathieu est faible (un autre), mais elle crâne ; elle a du culot, comme son époux. Elle est digne de Georges, mais Georges veut autre chose qu'elle ne peut pas lui donner.

Je note en passant le paragraphe terrible sur les odeurs. Le roman est plein de descriptions du réel dans sa réalité physique et d'abord sensible, je le sais, et les commentateurs ont tous noté la sensibilité particulière de Maupassant aux odeurs. Mais ici au moins il y a peut-être quelque chose de plus qui est en jeu : c'est une sorte d'écoeurement comme celui qui vient des odeurs postcoïtales. Est-il possible que cela tienne à un aspect essentiel de ce que Maupassant veut faire voir ? « C'était une chambre de maison garnie, aux meubles communs, où flottait cette odeur odieuse et fade des appartements d'hôtel, odeur émanée des rideaux, des matelas, des murs, des sièges, odeur de toutes les personnes qui avaient couché ou vécu, un jour ou six mois, dans ce

logis public, et laissé là un peu de leur senteur, de cette senteur humaine qui, s'ajoutant à celle des devanciers, formait à la longue une puanteur confuse, douce et intolérable, la même dans tous ces lieux (page 454). » Il me semble qu'il y a plus en jeu, je le répète, ne serait-ce que parce que les odeurs ne sont pas celles des fleurs. Ça me fait penser à la plaisanterie de Thomas More : « *Suus cuique crepitus bene olet.* » Mais le ton, cela va presque de soi, est tout à fait différent. Pour Maupassant, en tout cas, il y a là une sorte de dénonciation du piège de l'éros, soit une constante de son œuvre et une constante de ce roman en particulier. En somme, dans le monde de Maupassant, toutes les odeurs postcoïtales, les siennes et celles des autres, écoèrent.

Ensuite et enfin et en fin, Georges triomphe devant monsieur Walter : c'est la troisième scène détachée et pourtant liée de ce chapitre. Car ce qui se passe à *La Vie parisienne* (quel nom pour ce lieu !) fait aussi partie de son stratagème. Diable et Rosenthal ! Il joue encore sans aucun doute ; mais il place son pion sur le tout dernier rang de l'échiquier, et cette fois devant celui qui est son adversaire éventuel et qui est capable de voir ce qui est, soit l'énergie vitale de Bel-Ami, et qui devra s'en souvenir lors de la prochaine étape. « Georges posa son chapeau sur un fauteuil, puis ajouta : / “Gare à ceux que je trouve sur mon chemin. Je ne pardonne jamais.” / Le directeur hésitait encore à comprendre. Il murmura : / “Mais... votre femme ? / — Ma demande en divorce sera faite dès demain matin. Je la renvoie à feu Forestier. / — Vous voulez divorcer ? / — Parbleu. J'étais ridicule. Mais il me fallait faire la bête pour les surprendre. Ça y est. Je suis maître de la situation.” / M. Walter n'en revenait pas ; et il regardait Du Roy avec des yeux effarés, pensant : / “Bigre. C'est un gaillard bon à ménager.” / Georges reprit : / “Me voici libre... J'ai une

certaine fortune. Je me présenterai aux élections au renouvellement d'octobre, dans mon pays où je suis fort connu. Je ne pouvais pas me poser ni me faire respecter avec cette femme qui était suspecte à tout le monde. Elle m'avait pris comme un niais, elle m'avait enjôlé et capturé. Mais depuis que je savais son jeu, je la surveillais, la gredine." / Il se mit à rire et ajouta : / "C'est ce pauvre Forestier qui était cocu... cocu sans s'en douter, confiant et tranquille. Me voici débarrassé de la teigne qu'il m'avait laissée. J'ai les mains déliées. Maintenant j'irai loin." / Il s'était mis à califourchon sur une chaise. Il répéta, comme s'il eût songé : / "J'irai loin." / Et le père Walter le regardait toujours de ses yeux découverts, ses lunettes restant relevées sur le front, et il se disait : / "Oui, il ira loin, le gredin (page 458 et 459)." » Il est certain que cette scène complète la précédente : on voit Bel-Ami rendant public l'adultère de sa femme (il est dans son milieu de travail devant le propriétaire du journal et ses collègues ; il annonce qu'il prépare un texte à publier sur la scène qu'il vient de monter). Mais, et voici l'essentiel selon moi, la répétition de la réplique « J'irai loin », jouée par Georges (noter le nouveau « comme si » de Maupassant) est saisie et pour ainsi dire comprise par le père Walter : il sait que Du Roy est un costaud, un joueur (dans un autre sens du terme) dangereux ; ses yeux en disant autant et plus que ce qu'il tait en le pensant pourtant. Car la nouvelle scène n'est pas seulement, n'est pas d'abord une *coda* ; elle est un prélude et prépare la suivante : il faut que Walter sache du fond du cœur que Georges est un fin stratège et que quand quelque chose lui arrive (en particulier dans le domaine érotique), c'est parce qu'il est prêt à tout. Il faut aussi qu'il comprenne que son employé est une bête semblable à lui-même, quoiqu'il utilise des armes différentes. Sans cela, il pourrait ne pas céder devant Bel-Ami et céder même devant les cris de son épouse hallucinée. Je note que lors de ce moment crucial,

Georges du Roy de Cantel annonce aussi que son ambition dépasse le journalisme... Riche, et lavé de l'infamie d'une femme infidèle, il se voit déjà député : il cherchait l'argent, la considération et la puissance (page 250) ; il se prépare à cueillir le troisième fruit.

Les trios : « Les poissons, dès qu'ils les aperçurent, s'en vinrent, en [1] remuant la queue, [2] battant des nageoires, [3] roulant leurs gros yeux saillants, [1] tournant sur eux-mêmes, [2] plongeant pour attraper la proie ronde qui s'enfonçait, et [3] remontant aussitôt pour en demander une autre. / Ils avaient [1] des mouvements drôles de la bouche, [2] des élans brusques et rapides, [3] une allure étrange de petits monstres ; et sur le sable [1] d'or du fond ils se détachaient [2] en rouge ardent, passant comme des flammes dans l'onde transparente, ou montrant, aussitôt qu'ils s'arrêtaient, le filet [3] bleu qui bordait leurs écailles (page 449). »

Chapitre IX

Pour la première fois, je crois, Maupassant appelle Georges Bel-Ami (voir page 459) : il fait enfin comme tout le monde à l'intérieur de son récit, et du coup peut-être signale-t-il à son lecteur que son héros est devenu celui qu'il était destiné de devenir. En tout cas, le début du chapitre montre les habiles manœuvres du protagoniste qui sait armer sa dernière machine infernale, montée depuis un bout. Mieux encore, il l'arme devant ceux qui sont les plus concernés et pourtant inconscients du danger : monsieur et madame Walter et sa belle-sœur à venir. Et puis c'est l'enlèvement de Suzanne, lui aussi organisé par Georges, tout comme le fut la constatation de l'adultère. Maupassant explique comment le romantisme de la jeune femme est pour ainsi dire le moteur de son audace. « Et en sortant de chez votre

mère, vous direz la même chose à votre père, d'un air très sérieux et très décidé. / — Oui, oui. Et puis ? / — Et puis, c'est là que ça devient grave. Si vous êtes résolue, bien résolue, bien, bien, bien résolue à être ma femme, ma chère, chère petite Suzanne... Je vous... je vous enlèverai !” / Elle eut une grande secousse de joie et faillit battre des mains. / “Oh ! quel bonheur ! vous m'enlèverez ? Quand ça m'enlèverez-vous ?” / Toute la vieille poésie des enlèvements nocturnes, des chaises de poste, des auberges, toutes les charmantes aventures des livres lui passèrent d'un coup dans l'esprit comme un songe enchanteur prêt à se réaliser. Elle répéta : / “Quand ça, m'enlèverez-vous ?” / Il répondit très bas : / “Mais... ce soir... cette nuit.” / Elle demanda, frémissante : / “Et où irons-nous ? / — Ça, c'est mon secret. Réfléchissez à ce que vous faites. Songez bien qu'après cette fuite vous ne pourrez plus être que ma femme ! C'est le seul moyen, mais il est... il est très dangereux... pour vous.” / Elle déclara : / “Je suis décidée... où vous retrouverai-je ? / — Vous pourrez sortir de l'hôtel, toute seule ? / — Oui. Je sais ouvrir la petite porte. / — Eh bien ! quand le concierge sera couché, vers minuit, venez me rejoindre place de la Concorde. Vous me trouverez dans un fiacre arrêté en face du ministère de la Marine. / — J'irai. / — Bien vrai ? / — Bien vrai.” / Il lui prit la main et la serra : “Oh ! que je vous aime ! Comme vous êtes bonne et brave ! Alors, vous ne voulez pas épouser M. de Cazolles ? / — Oh ! non. / — Votre père s'est beaucoup fâché quand vous avez dit non ? / — Je crois bien, il voulait me remettre au couvent. / — Vous voyez qu'il est nécessaire d'être énergique. — Je le serai.” / Elle regardait le vaste horizon, la tête pleine de cette idée d'enlèvement. Elle irait plus loin que là-bas... avec lui !... Elle serait enlevée !... Elle était fière de ça ! Elle ne songeait guère à sa réputation, à ce qui pouvait lui arriver d'infâme. Le savait-elle, même ? Le soupçonnait-elle ? (page 462).»

Pour ma part, voici ce que j'y vois. Suzanne Walter est une sorte d'Emma Bovary, et la critique flaubertienne est reprise, sur un autre ton, par Maupassant. Les mots de Georges sont des reprises à peine altérées des projets d'Emma lorsqu'elle devait quitter Yonville avec son Rodolphe ; mais cette fois, les rêves sont utilisés par un parvenu qui escalade l'échelle sociale plutôt que d'autre entendus distraitemment par un petit séducteur de campagne. En tout cas, à la fin, le dialogue de la scène, et cette fois encore le terme théâtral, est tout à fait valide, est commenté par le dramaturge pour montrer le mécanisme psychologique que Georges utilise pour séduire la jeune femme avant de la séduire pour de bon. L'emploi, inévitable, du discours indirect libre est peut-être plus compliqué d'habitude. En tout cas, je me demande si les toutes dernières remarques n'appartiennent pas à Bel-Ami : si oui, Maupassant emploie le discours indirect libre, d'abord pour faire parler Suzanne, puis tout de suite après, pour souligner l'implacable et consciente méchanceté de Georges Du Roy. Si Maupassant fait ainsi, il me semble alors clair que le personnage a évolué : il n'est pas le même qu'au début du récit, ou plutôt il est le même qu'au début (irrité contre les riches et les puissants), mais cette fois, sûr de lui et froid dans sa prise en main de la situation ; son cœur n'a pas changé peut-être, mais son savoir et son audace ont augmenté parce qu'en acquérant de l'expérience, il a pris une sorte de décision existentielle qui double et amplifie ses pulsions premières.

Cela est d'autant plus clair et scandaleux que Maupassant présente en long et en large les effets de son stratagème sur la pauvre mère, madame Walter. Ces effets, le séducteur en série les avait prévus sans aucun doute. Et c'est l'occasion pour Maupassant de gifler encore une fois la foi de la femme : comme ni un prêtre ni Jésus ne peut la sauver, il ne lui reste plus qu'une

image de la foi comme dernier recours ; et méchanceté suprême, l'image ressemble à Georges qui est une sorte d'adversaire humain du divin Jésus. Virginie peut choisir Jésus et Georges en même temps dans une sorte de confusion érotico-religieuse. Peut-être même entend-elle le *Noli me tangere* de l'évangile qu'entendit Madeleine (Marie de Magdala, celle de la Bible [*Jean 20, 17*]). « Madame Walter restait debout, déchirée par une intolérable douleur. Elle ne comprenait pas encore bien, d'ailleurs. Elle souffrait seulement. Puis il lui sembla qu'elle ne pourrait pas demeurer là, immobile, jusqu'au jour. Elle sentait en elle un besoin violent de se sauver, de courir devant elle, de s'en aller, de chercher de l'aide, d'être secourue. / Elle cherchait qui elle pourrait bien appeler à elle. Quel homme ! Elle n'en trouvait pas ! Un prêtre ! oui, un prêtre ! Elle se jetterait à ses pieds, lui avouerait tout, lui confesserait sa faute et son désespoir. Il comprendrait, lui, que ce misérable ne pouvait pas épouser Suzanne et il empêcherait cela. / Il lui fallait un prêtre tout de suite ! Mais où le trouver ? Où aller ? Pourtant elle ne pouvait rester ainsi. / Alors passa devant ses yeux, ainsi qu'une vision, l'image sereine de Jésus marchant sur les flots. Elle le vit comme elle le voyait en regardant le tableau. Donc il l'appelait. Il lui disait : "Venez à moi. Venez vous agenouiller à mes pieds. Je vous consolerais et je vous inspirerais ce qu'il faut faire (page 468)." » Encore une fois, me semble-t-il, Maupassant rejoint, et dépasse peut-être (il faut faire attention aux flaubertiens qui pourraient entendre) son maître. En tout cas, il faut deviner qu'il y a un lien entre la foi de Virginie et la passion romantique de sa fille Suzanne, qui n'a pas un Daniel pour la protéger contre les menées des mâles (*Daniel 13*). En tout cas, l'hallucination qui prend la mère (les récits de Maupassant en offrent tant) est un autre de ces moments où un personnage saisit pour de bon la profondeur de l'horreur de l'existence. En tout cas, pour

ajouter à la profondeur et percevoir la largeur, la longueur et la hauteur de cette souffrance, il est utile d'être sensible à sa résonance religieuse et l'abandon de l'amour du Christ (*Éphésiens* 3.18).

Les trios : « Depuis trois mois [1] il l'enveloppait dans l'irrésistible filet de sa tendresse. [2] Il [1] la séduisait, [2] la captivait, [2] la conquérait. [3] Il [1] s'était fait aimer par elle, comme il [2] savait se faire aimer. Il [3] avait cueilli sans peine son âme légère de poupée (page 463). »

Chapitre X

Le dernier chapitre est un chef-d'œuvre, ou plutôt le chef qu'il faut à ce chef-d'œuvre. Chaque phrase est lourde de tout ce qui a été dit dans les chapitres précédents. Il y a trop à dire, trop à citer. Je signale quand même les passages qui décrivent le désarroi proprement physique de madame Walter (pages 477 et 478), l'impiété terrible qu'impliquent les passages où Maupassant parle comme le ferait un prêtre (page 478) et enfin le contraste entre Georges battant sauvagement madame de Marelle et les derniers mots du livre (pages 473 et 480). Je me donne le plaisir, pervers, de citer le prêtre et la réaction impie de Bel-Ami et un autre cas de discours indirect libre. « L'évêque déclamait : / “ Vous êtes parmi les heureux de la terre, parmi les plus riches et les plus respectés. Vous, Monsieur, que votre talent élève au-dessus des autres, vous qui écrivez, qui enseignez, qui conseillez, qui dirigez le peuple, vous avez une belle mission à remplir, un bel exemple à donner... ” / Du Roy l'écoutait, ivre d'orgueil. Un prélat de l'Église romaine lui parlait ainsi, à lui. Et il sentait, derrière son dos, une foule, une foule illustre venue pour lui. Il lui semblait qu'une force le poussait, le soulevait. Il devenait un des maîtres de la terre, lui, lui, le fils des deux pauvres paysans de Canteleu. / Il les

vit tout à coup dans leur humble cabaret, au sommet de la côte, au-dessus de la grande vallée de Rouen, son père et sa mère, donnant à boire aux campagnards du pays. Il leur avait envoyé cinq mille francs en héritant du comte de Vaudrec. Il allait maintenant leur en envoyer cinquante mille ; et ils achèteraient un petit bien. Ils seraient contents, heureux. / L'évêque avait terminé sa harangue. Un prêtre vêtu d'une étole dorée montait à l'autel. Et les orgues recommencèrent à célébrer la gloire des nouveaux époux. »

Je tiens à signaler un dernier point : une scène où Maupassant présente deux habiles observateurs, Rival et de Varenne, qui en ont vu bien d'autres et qui commentent ce qu'ils voient. Ils informent le lecteur du sort de Madeleine et montrent bien de la perspicacité. Puis ils se tournent vers les Walter « Rival reprit : / “ Dites donc, mon cher, vous qui allez souvent chez le Patron, est-ce vrai que Mme Walter et Du Roy ne se parlent jamais plus ? — Jamais. Elle ne voulait pas lui donner la petite. Mais il tenait le père par des cadavres découverts, paraît-il, des cadavres enterrés au Maroc. Il a donc menacé le vieux de révélations épouvantables. Walter s'est rappelé l'exemple de Laroche-Mathieu et il a cédé tout de suite. Mais la mère, entêtée comme toutes les femmes, a juré qu'elle n'adresserait plus la parole à son gendre. Ils sont rudement drôles, en face l'un de l'autre. Elle a l'air d'une statue, de la statue de la Vengeance, et il est fort gêné, lui, bien qu'il fasse bonne contenance, car il sait se gouverner, celui-là ! ” / Des confrères venaient leur serrer la main. On entendait des bouts de conversations politiques. Et vague comme le bruit d'une mer lointaine, le grouillement du peuple amassé devant l'église entrant par la porte avec le soleil, montait sous la voûte, au-dessus de l'agitation plus discrète du public d'élite massé dans le temple (page 476). » Le passage est merveilleux de perspicacité désabusée, mais aussi

d'incompréhension : ils ne comprennent pas les vrais motifs des Walter et le fond de l'histoire. Je pourrais me reposer sur mes lauriers et conclure que, merci à Maupassant, j'en sais plus que les deux personnages. Mais je crois qu'il y a là un avertissement : si de Varenne et Rival peuvent ne pas tout comprendre de ce qu'ils ont devant les yeux, c'est peut-être mon cas aussi. Je le prends comme une invitation à relire le texte, mieux cette fois et mieux deviner les intentions cachées de l'un et de l'autre, les intentions parfois cachées à ceux mêmes qui les portent et les réalisent.

Les trios : « [1] Les employés se rendant à leur bureau, [2] les petites ouvrières, [3] les garçons de magasin [1] s'arrêtaient, [2] regardaient et [3] songeaient vaguement aux gens riches qui dépensaient tant d'argent pour s'accoupler. / Vers dix heures, les curieux [1] commencèrent à stationner. Ils [2] demeuraient là quelques minutes, espérant que peut-être ça commencerait tout de suite, puis [3] ils s'en allaient. / À onze heures, [1] des détachements de sergents de ville arrivèrent et [2] se mirent presque aussitôt à faire circuler la foule, car [3] des attroupements se formaient à chaque instant. / [1] Les premiers invités apparurent bientôt, [2] ceux qui voulaient être bien placés pour tout voir. [3] Ils prirent les chaises en bordure, le long de la nef centrale. / Peu à peu, [1] il en venait d'autres, [2] des femmes qui faisaient un bruit d'étoffes, un bruit de soie, [3] des hommes sévères, presque tous chauves, marchant avec une correction mondaine, plus graves encore en ce lieu (page 474). »